



www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

“*La condition humaine*”
(1933)

roman d’André Malraux

(330 pages)

pour lequel on trouve un résumé

des notes (page 2)

puis successivement l’examen de :

l’intérêt de l’action (page 16)

l’intérêt littéraire (page 19)

l’intérêt documentaire (page 28)

l’intérêt psychologique (page 35)

l’intérêt philosophique (page 42)

la destinée de l’œuvre (page 47)

Bonne lecture !

En 1927, à Shanghai que tiennent encore les gouvernementaux inféodés aux Occidentaux qui y occupent des concessions, se prépare une insurrection pour permettre au général Chang-Kaï-Shek, chef du parti nationaliste, le Kuomintang, de s'emparer de la ville. Le terroriste communiste Tchen tue un trafiquant, ce qui permettra de s'emparer d'armes. Puis il rejoint la cellule que dirige l'intellectuel, métis franco-japonais, Kyo Gisors qui, avec son lieutenant, le Russe Katow, militant chevronné qui a connu la révolution de 1917, parcourt la ville chinoise, rencontre dans un bar le Français Clappique, un joueur plein de fantaisie mais qui est toujours bien renseigné. Katow organise l'attaque du bateau où se trouvent les armes. Kyo rencontre son père, le Français Gisors, philosophe qui fut promoteur de l'engagement révolutionnaire mais à qui l'opium a donné la tranquillité de l'âme. Puis May, la femme de Kyo, lui confiant qu'elle a couché avec un autre, le militant révolutionnaire ne peut s'empêcher de souffrir. L'enlèvement des armes est effectué par Katow et ses hommes. Le capitaliste français, Ferral, se met d'accord avec le chef de la police, Martial, et des banquiers chinois, pour appuyer Chang-Kaï-Shek qui devrait se retourner contre ses alliés communistes. L'équipe de Tchen attaque les postes de garde gouvernementaux. Ferral, faisant l'amour avec sa maîtresse, Valérie, lui impose sa domination misogyne.

Le lendemain, l'insurrection progresse et est attaqué le train blindé où sont réfugiés les derniers soldats gouvernementaux, au moment même où les troupes de Chang-Kaï-Shek pénètrent dans la ville et invitent les insurgés à déposer leurs armes.

Kyo et Tchen se sont rendus à Han-Kéou pour plaider la cause des insurgés auprès de Vologuine, le responsable communiste de l'Internationale, qui, soutenant le Kuomintang, donne l'ordre de donner les armes. Ils en repartent résolus, Kyo à résister à Chang-Kaï-Shek par les armes et Tchen à assassiner le général.

Le 11 avril, Tchen manque son attentat. Un autre militant, le Belge Hemmelrich, regrette d'être entravé par sa situation familiale. Tchen fait une autre tentative. Ferral médite sur la nécessité pour lui du succès de Chang-Kaï-Shek. Il est cruellement berné par Valérie, se venge et cherche vainement un réconfort auprès de Gisors. Tchen réussit enfin son attentat en se jetant sur la voiture du général avec sa bombe, et se tue.

Clappique, qui a des renseignements sur Chang-Kaï-Shek qu'il doit donner à Kyo, l'oublie au jeu puis au bordel. La boutique d'Hemmelrich et sa famille ayant été détruites, il peut rejoindre les autres militants : ils sont attaqués et battus par les soldats du Kuomintang. Kyo est enlevé et, en prison, il est humilié, comme ses compagnons. Puis il fait face à König, le chef de la police de Chang-Kaï-Shek, qui, humilié autrefois par les rouges, est plein de haine. Clappique, aux abois, fuit et parvient à monter sur un paquebot où se trouve aussi Ferral pour qui l'aventure asiatique est terminée. Kyo, Katow et leurs compagnons, prisonniers, sont massés sous un préau avant d'être jetés vivants dans la chaudière d'une locomotive. Kyo absorbe le cyanure qui lui permet d'échapper au supplice, mais Katow cède le sien à deux Chinois. Le lendemain, devant le corps de Kyo, Gisors et May souffrent, mais il parvient à renoncer à l'opium.

À Paris, en juillet, Ferral est condamné par les banques et le gouvernement. À Kobé, au Japon, May retrouve Gisors qui est devenu tout à fait indifférent tandis qu'elle veut servir comme agitatrice.

Notes

(la pagination indiquée est celle de l'édition Folio)

Page 9

- «*la moustiquaire*» : le rideau de tissu transparent placé au-dessus du lit pour protéger le dormeur des moustiques et non la toile métallique à la fenêtre dont il est question page 222

Page 11

- «*swing*» : terme de boxe (en anglais : «*balancement*») : c'est un coup horizontal et enveloppant, porté en balançant le bras, plus long et moins efficace que le crochet.

Page 13

- «*génies*» : puissances maléfiques ou bienveillantes dont la religiosité chinoise peuple le monde.

- «*Shanghai*» : du balcon de l'hôtel, situé à l'est de la concession française, Tchen domine une grande partie de la ville qui s'étend le long du fleuve et qui comptait déjà, à l'époque, près de cinq millions d'habitants.

Page 14

- «*le fleuve*» : le Houang-pou, affluent du Yang-Tsé-Kiang.

- «*la mer*» : Shanghai est à vingt kilomètres de la mer.

- «*l'arsenal*» : l'usine d'armements qui travaille pour les gouvernementaux.

- «*son dictateur militaire*» : le général nordiste Chang-Tsung-Chang, chef des troupes gouvernementales qui occupent la ville.

- «*louée à mort*» : jusqu'à la mort

- «*louée [...] aux commerces d'Occident*» : les grandes entreprises capitalistes anglaises et françaises avaient acquis, par des traités, le droit d'exploiter la population de la ville.

Page 15

- «*mah-jong*» (mots chinois : «je gagne») : jeu chinois voisin des dominos.

- «*dancing-girl*» : une des «*danseuses professionnelles*» de la page 28, jeune femme employée dans les dancings pour engager les clients à danser (taxi-girl, entraîneuse).

- «*pékinois*» : dialecte parlé dans le nord de la Chine et choisi pour devenir la langue nationale.

- «*mongols [...] chinois*» : les Mongols ont été les conquérants et les chefs de la Chine pendant des siècles.

Page 16

- «*la concession*» : quartier de la ville sous administration européenne (il y avait, à Shanghai, deux concessions, l'une française et l'autre, internationale).

- «*l'avenue des Deux-Républiques*» : il s'agit de la république française et de la jeune république chinoise (cette avenue circulaire séparait la concession française de la vieille ville chinoise).

Page 17

- «*visage métis*» : Kyo est le fils d'un Français et d'une Japonaise.

- «*estampe japonaise*» : l'art japonais s'attache particulièrement à ces images imprimées au moyen d'une planche gravée.

- «*graines de tournesol*» : beaucoup de Chinois ont l'habitude d'en mâcher puis de les cracher et de jeter les cosses dont le sol est jonché.

Page 18

- «*sections de combat*» : formées dans les syndicats en vue de l'insurrection.

Page 19

- «*troupes révolutionnaires*» : les troupes du Kuomintang commandées par Chang-Kaï-Shek.

- «*comité central*» : celui du parti communiste chinois qui siège à Han-Kéou.

- «*1905*» : date de la première révolution russe, «*démocratique bourgeoise*», qui a été particulièrement marquée à Odessa par la mutinerie du cuirassé «*Potemkine*» qu'a rendue célèbre le film d'Eisenstein.

Page 20

- «*Suisse*» : avant la Première Guerre mondiale, la Suisse était le refuge et le lieu de rencontre traditionnel des militants de gauche qui étaient poursuivis dans leurs pays.

Page 21

- «*Han-Kéou*» : ville conquise par Chang-Kaï-Shek et où siège le comité central du Parti communiste chinois.

Page 23

- «*vareuse*» : veste militaire que portaient volontiers les communistes russes

Page 24

- «*le peuple de l'ulcère*» : la plaie ouverte devenue chronique faute de soins représente ici le malheur éternel de la Chine.

- «*les troupes de choc*» : formées par les communistes en vue de l'insurrection.

Page 25

- «*comité central*» : celui formé à Shanghai en vue de l'insurrection et pas uniquement avec des communistes (à ne pas confondre avec le comité central du parti communiste chinois, qui se trouve à Han-Kéou, et dont il sera question plus loin)

- «*Tchapéï*», «*Pootung*» : faubourgs ouvriers de Shanghai

- «*ganglions*» : renflements produits en certains endroits du corps (le cou, les aisselles, etc.) par l'amas de vaisseaux lymphatiques et de nerfs (ici, au sens figuré, les centres les plus importants du dispositif insurrectionnel)

Page 26

- «*cheminots*» : employés des chemins de fer qui doivent faciliter l'arrivée des troupes de Chang-Kaï-Shek et empêcher celle de ses adversaires

- «*Nankin*» : capitale de la Chine au début de la république, base des troupes gouvernementales

- «*gardes-blancs*» : Russes qui se sont battus contre la révolution communiste en Russie (voir pages 73, 81) et qui, lorsqu'elle a triomphé, se sont réfugiés en Chine pour se mettre au service des seigneurs de la guerre (voir page 93)

Page 27

- «*tirailleurs annamites [...] la coloniale*» : c'est l'infanterie coloniale que la France constituait avec des hommes de ses colonies (en Asie, des Annamites (voir page 88), c'est-à-dire des Vietnamiens)

- «*barbelés*» : les concessions ont pris des mesures défensives et se sont entourées de barbelés dès les premières menaces d'insurrection, l'année précédente.

Page 29

- «*bourreau*» : c'est un singulier collectif car, depuis les émeutes de février, de nombreux bourreaux, armés du sabre et entourés d'escouades de protection, parcouraient la ville et procédaient sur place à des exécutions sommaires des suspects pris par les patrouilles gouvernementales, les têtes des suppliciés étant exposées sur des piques et dans des cages.

- «*talapoin*» : nom d'un petit singe africain qui porte une huppe de poils sur le front ; les Européens donnèrent, au Siam, ce nom aux moines bouddhistes qui étaient coiffés d'une feuille de palmier en éventail.

- «*Pieds-Nickelés*» : personnages d'une bande dessinée pour enfants célèbre au début du XXe siècle et qui racontait les aventures de trois bandits d'opérette, Filochard, Croquignol et Ribouldingue, dont l'un portait un bandeau sur l'œil («avoir les pieds nickelés» était employé familièrement pour signifier «ne pas se laisser faire»).

Page 30

- «*dynastie Leang*» : elle régna à Nankin sur la Chine du Sud de 502 à 558.

- «*jonques*» : barques à voile très répandues en Chine, servant au cabotage et dont la forme rappelle celle des caravelles de la Renaissance.

- «*chapeau chinois*» : instrument de musique dans les fanfares militaires, qui a la forme d'une coiffure chinoise garnie de clochettes et est fixée au bout d'un bâton.

- «*astrologue de la cour*» : Clappique se souvient de la fable de La Fontaine, «*L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits*».

- «*Thou-Fou*» : ce n'est pas un poète imaginaire dont le nom serait un calembour («tout fou»), mais le nom (Du Fu) d'un véritable poète du VIIIe siècle, considéré comme le plus grand de la Chine

- «*pp'etit*» : le redoublement de la consonne traduit l'accent de Clappique, de même que les tirets entre les syllabes de certains mots («*é-per-du-ment*», 31)

- «*clignant sa paupière*» : en signe de complicité

Page 32

- «*le plaqué*» : celui qui est abandonné par sa femme (familier)

- «*turlupins*» (de Turlupin, comédien de la farce française au XVIIe siècle) : farceurs, plaisantins

- «*s'en démettaient les reins*» : à force de faire l'amour

Page 33

- «*croquants*» : paysans (familier)

- «*colichemardes*» : larges épées

- «*avecque*» : orthographe ancienne et poétique, qui souligne le ton parodique de Clappique

- «*auberge à la Gogol*» : telle celles évoquées par l'écrivain russe du XIXe siècle dans ses contes et dans sa pièce, «*Le revizor*».

- «*ivre-noble*» : jeu de mots sur «*ivre mort*».

Page 35

- «*bèlement*» : il s'agit du mot «*mais*» que Clappique vient de prononcer d'une voix nasillarde

- «*jeunom*» : jeune homme (prononciation de Clappique)

Page 36

- «*délégué*» : c'est l'homme que Tchen vient d'assassiner : Kyo fait croire à Clappique que le contrat volé avait été signé, non par les gouvernementaux mais par un autre acheteur qui a signé plus vite qu'eux et dont il serait l'intermédiaire.

- «*gratter*» : obtenir de quelqu'un tout ce qu'on peut lui arracher, le voler

Page 37

- «*Kama*» : peintre japonais, frère de la mère de Kyo (c'est chez lui que se passe la dernière scène du livre).

- «*Ferral*» : président de la Chambre de Commerce française de Shanghai.

Page 38

- «*Nagan*» : marque d'armes russes

- «*Mauser*» : marque d'armes allemande

Page 41

- *toits à cornes* : toits qui se relèvent aux quatre coins (pour empêcher les mauvais esprits d'en descendre) (voir aussi page 72)

- *photophore* : flambeau

- *jarres d'Ali-Baba* : grands vases où sont accumulés les trésors des quarante voleurs qu'Ali-Baba a trouvés dans la caverne après avoir prononcé «*Sésame, ouvre-toi !*»

- *cyprins* : poissons du genre carpe

Page 43

- *peintures Song* : produites sous le règne de la XIXe dynastie chinoise (960-1280).

- *le phénix* : d'abord, oiseau fabuleux de la mythologie grecque puis, par analogie, animal symbolique de la mythologie chinoise qui tient de l'oiseau, du serpent, de la tortue et du poisson.

- *bleu Chardin* : nuance de bleu (entre le bleu roi et le bleu outremer) privilégiée par ce peintre français du XVIIIe siècle.

- *dynastie Weï* : dynastie d'origine turque qui régna en Chine du Nord aux Ve et VIe siècles ; la sculpture weï a été influencée par l'art grec, auquel le bouddhisme imprime un caractère mystique.

- *style roman* : celui, très sobre, des XIe et XIIe siècles en Europe, et dont la sculpture a accompli une fusion analogue à celle de la sculpture weï, d'où leur ressemblance.

Page 44

- *Tchang-Tso-Lin* : général nordiste.

Page 45

- *la patience des bouddhistes* : ils atteignent la tranquillité complète de l'âme par l'immobilité physique et l'extinction des désirs.

Page 47

- *quelques perfectionnements* : les supplices qui accompagneraient la répression en cas de défaite.

Page 48

- *le palanquin* : chaise à porteur orientale

- *Heidelberg* : célèbre université du sud-ouest de l'Allemagne.

Page 49

- *pékinois* : race canine orientale, à poils longs

- *chienvelu, etc.* : mots composés inventés par May

- *lapin lapinovitch* : imitation comique des noms russes où, au prénom, s'ajoute le patronyme : lapin, fils de lapin.

- *Ô, ma chère guerrière...* («*O, my fair warrior..*») dit Othello à Desdémone dans la pièce de Shakespeare (acte II, scène 1, v.184) lorsqu'il débarque en sa forteresse de Chypre

- *troupes blanches* : troupes gouvernementales (par opposition aux troupes bleues du Kuomintang et aux troupes rouges des communistes)

Page 51

- *animisme* : attitude consistant à attribuer aux choses une âme analogue à l'âme humaine

Page 55

- *carré de soie noire* : voir page 29

Page 56

- *Fantômas* : au début du XXe siècle, personnage de roman puis de film qui, masqué, sème, par ses crimes, l'épouvante dans les rues de Paris.

Page 58

- *mandarin de la Compagnie des Indes* : les mandarins étaient de hauts fonctionnaires de l'empire chinois puis, au XVIIe siècle, des collaborateurs de la Compagnie des Indes orientales.

Page 59

- *bronzes à sacrifices* : sculptures de bronze qui, dans la religion populaire chinoise, représentent des dieux et sont aspergés du sang des victimes qui leur sont offertes.

- *un épervier converti par François d'Assise* : plaisanterie qui exploite le fait que François d'Assise considérait les animaux autant que les êtres humains et le fait que Tchen a été converti au christianisme.

Page 61

- *Templier* : les Templiers étaient un ordre de moines-soldats fondé en 1118 et qui s'illustra lors des Croisades (Malraux parle plus haut du « *masque d'abbé ascétique du vieux Gisors* »).

Page 63

- *collage* : dans la langue familière, situation d'un homme et d'une femme qui vivent ensemble sans être mariés (= concubinage).

Page 65

- *intoxication [...] la sienne* : Gisors est opiomane comme Tchen est terroriste.

- *Kalgan* : nom mongol de Zhangjiakou, ville sur la Grande Muraille, pillée par un des seigneurs de la guerre.

- *saint Augustin* : cet évêque africain du IVe siècle, qui inspira directement Luther, voyait l'être humain comme un grand pécheur qui, pour être sauvé, doit s'en remettre à la grâce de Dieu (voir page 66).

Page 66

- *confucianiste* : adepte de la doctrine de Confucius qui prône un modèle d'être humain modéré, analogue à celui du gentleman anglais.

Page 68

- *coolies* (du mot hindoustani « *kuli* », qui signifie « travailleur ») : porteurs ; les coolies-pousse se servent d'une voiture légère à deux roues, le « *pousse-pousse* » ou « *pousse* » pour porter une charge (voir page 80) ou pour porter un passager (voir page 89).

Page 70

- *civilisation de suggestion* : l'art chinois cherche moins à représenter la réalité qu'il ne la suggère par des signes.

Page 73

- *Lithuanie [...] blancs* : épisode de la guerre entre communistes (74, « *les rouges* ») et contre-révolutionnaires (« *les blancs* ») à la suite de la Révolution d'octobre 1917.

Page 77

- *Macao* : enclave portugaise de la Chine du Sud, en face de Hong-Kong et de laquelle beaucoup de contrebande se fait avec la Chine.

Page 78

- *touques* : récipients métalliques, bidons.

- *permanences* : locaux du parti communiste toujours ouverts.

Page 79

- *Voisin* : ancienne automobile française de luxe.

- *le Président de la Chambre de Commerce française* : il avait une autorité égale à celle du consul, les concessions ayant avant tout un objet commercial.

Page 80

- *chiné* : tissé de fils de couleurs différentes (c'est parce qu'il est fait d'ingrédients de couleurs différentes, qu'il est chiné, que le « *pâté chinois* » des Québécois a été appelé ainsi) ; le costume chiné donne l'air sportif et désinvolte ; le costume de l'homme d'affaires est d'habitude foncé et uni.
- *Martial* : nom significatif : le directeur de la police est effectivement martial, c'est-à-dire a l'esprit militaire.
- *indicateur* : personne qui se met à la solde de la police pour la renseigner.
- *hercule paternel* : homme d'une force physique exceptionnelle mais qui montre une bonhomie douce.

Page 81

- *complicité* : avec les révolutionnaires, l'indicateur joue le plus souvent un double jeu.
- *traficotent avec le Kuomintang* : Martial le considère toujours comme étant l'ennemi ; Ferral, plus avisé, voit déjà au-delà, Kyo également, bien entendu.

Page 82

- *Traités* : après l'occupation de leur concession, les Britanniques traitèrent avec les Chinois, reconnaissant le fait accompli et acceptant que concession et ressortissants retournent à la juridiction chinoise.

Page 83

- *Comités de la Chambre* : il s'agit de la Chambre des Députés en France, d'où Ferral a été écarté par un échec politique (« *sa chute* »).
- *Jaurès* : homme politique de gauche, très éloquent, assassiné en 1914.
- *Briand* : homme politique de gauche, très éloquent.

Page 84

- *une nouvelle armée rouge* : comme celle qui a fait triompher le communisme en Russie.

Page 85

- *Renan, Berthelot, Victor Hugo* : grands hommes du XIXe siècle.
- *agrégé* : personne déclarée apte, après le passage d'un concours, à être titulaire d'un poste de professeur dans un lycée ou dans certaines facultés.
- *Poincaré, Barthou* : hommes politiques français.
- *piastre* : nom de la monnaie en usage dans les colonies françaises (d'où l'utilisation du mot au Québec pour désigner le dollar).
- *l'état-major* : ensemble des officiers attachés à un général et qui décide des opérations militaires.

Page 86

- *une Minerve* : une femme à la fois belle, grande, majestueuse et intelligente, douée d'une sorte de féminité virile, comme la déesse latine Minerve (Athéna, chez les Grecs).

Page 87

- *empereurs Tang* : dynastie chinoise qui régna du VIIe au Xe siècles et donna à la Chine son âge d'or.
- *directeur du Mouvement Général des Fonds* : haut fonctionnaire du ministère des Finances qui dispose de la trésorerie de l'État.
- *Gouvernement Général de l'Indochine* : organe exécutif de la France dans la colonie (Tonkin, Annam et Cochinchine).

Page 88

- *hévées* : arbres qui contiennent le latex dont on extrait le caoutchouc.
- *chalandage* : transport par chalands, bateaux à fond plat (péniches, barges).
- *l'agence Havas* : première agence française d'information (plus aujourd'hui) et de publicité (encore aujourd'hui) : elle avait une grande influence sur l'opinion publique, par l'intermédiaire de la presse.

Page 89

- *le tube acoustique* : qui permettait de communiquer avec le chauffeur dont on était isolé par une vitre.
- *la grève de Hong-Kong* : en juin 1925 (il en est question dans « *Les conquérants* », précédent roman de Malraux).

Page 91

- *la cour des Miracles* : nom donné autrefois au quartier de Paris où vivaient les voleurs et les mendiants (dont les infirmités disparaissaient miraculeusement lorsqu'ils y étaient) ; de là, l'idée d'un rassemblement hétéroclite de personnes bizarres.

Page 92

- *cormorans* : la métaphore se justifie par l'attitude du cormoran, la tête penchée sur la poitrine, qui peut faire croire qu'il est pensif.

Page 93

- *la police spéciale* : chargée de maintenir la sécurité politique.

- *mauseristes* : policiers armés de Mausers, pistolets automatiques.

Page 96

- *boulé* : qui roule ou a roulé en boule (terme de chasseur).

Page 100

- *cadets de Whampoo* : les élèves officiers sont ainsi nommés parce qu'autrefois la carrière militaire était le lot des cadets de famille.

Page 103

- *chimère* : la Chimère était un animal fabuleux de l'ancienne Grèce, à la fois lion, chèvre et serpent ; par analogie, on nomme ainsi certains animaux mythologiques de l'Orient, représentations de génies et de démons.

Page 104

- *cuiller* : levier maintenu par une goupille ; une fois la grenade dégoupillée et lancée, il se relève et provoque l'amorçage de l'explosif.

Page 108

- *Fragonard* : peintre français du XVIIIe siècle.

- *Kwannyn ou Guanyin* : déesse de la miséricorde et de la compassion qui, assise en tailleur, ouvre les bras.

Page 109

- *les Soviets* : ce sont les conseils de délégués ouvriers, paysans et soldats, formés au moment de la révolution de 1917, qui élisaient un Soviet de l'Union, un Soviet des nationalités, au-dessus desquels siégeait un Soviet Suprême.

- *l'école du soir* : elle est fréquentée par ceux qui ont un emploi mais se rendent compte qu'ils n'ont pas acquis assez d'instruction par le système scolaire normal (méchanceté de Ferral qui, lui, a pu gravir sans problème tous les échelons jusqu'à l'agrégation).

Page 111

- *ghilde* (ou « *gilde* ») : au Moyen Âge, sorte d'association de secours mutuel entre marchands, artisans, bourgeois ; aujourd'hui, association destinée à procurer à ses membres des conditions commerciales particulières.

Page 113

- *le cousinage chinois* : les liens de parenté sont très étendus.

Page 119

- *lavis* : dessin teinté au moyen de l'encre de Chine, du sépia, du bistre ou de couleurs étendues d'eau.

- *le Mont-de-Piété* : établissement français de prêts sur gages.

Page 123

- *défilés* : abrités de la ligne de feu ennemie, de façon qu'on ne puisse les prendre en enfilade.

- *Nankin* : ville à l'intérieur des terres à l'ouest de Shanghai et dont l'armée du Kuomintang s'est emparée le jour même ; en 1929, les Sudistes en feront leur capitale.

- *l'Internationale* : association de mouvements révolutionnaires de différents pays dont il y eut différentes versions ; ici, il s'agit de la IIIe Internationale, fondée par Lénine, dominée par le parti communiste soviétique qui impose sa volonté au parti communiste chinois.

Page 127

- *socialiste révolutionnaire* : moins radical que les communistes.

- *Tchéka* : police politique en U.R.S.S. de 1917 à 1922.

- *mencheviks* (= *minoritaires*) : marxistes révolutionnaires opposés à la politique radicale des bolcheviks (= *majoritaires*) dirigés par Lénine.

Page 129

- *les douanes* : elles avaient été annexées par les Occidentaux et étaient administrées par un fonctionnaire anglais ; les sommes perçues étaient encaissées par les banques des puissances qui y prélevaient les intérêts des versements imposés à la Chine par les traités, versaient le reste au gouvernement chinois : si Chang-Kaï-Shek rompt avec les communistes, c'est lui qui en bénéficiera.

- *les contributions de la bourgeoisie* : celles que Ferral a demandées aux banquiers shanghaiens.

- *Comité Central* : de Han-Kéou.

- *délégué de l'Internationale* : Borodine, dont les services siègent à Han-Kéou.

Page 133

- *sampan* : petite embarcation chinoise à voile unique marchant à la godille avec un habitacle en dôme qui permet d'y séjourner.

- *les alliés de la Révolution* : à cause des ouvriers qui y travaillent.

Page 136

- *les premières insurrections de Finlande* : le pays, situé à proximité de Saint-Petersbourg, était sous la domination russe depuis le début du XIXe siècle.

- *levantin* : qui est propre aux habitants du Levant, c'est-à-dire la côte orientale de la Méditerranée (Syrie, Liban, Palestine).

Page 138

- *trotskistes* : communistes favorables à l'idée d'une « *révolution permanente* » (c'est-à-dire dans le monde entier et pas seulement en U.R.S.S.) prônée par Trotski (qui fut, par Staline, démis de ses fonctions, exclu du parti, déporté, expulsé et, finalement, assassiné au Mexique) et qui est restée vivante dans les groupes d'extrême-gauche jusqu'à notre époque.

Page 139

- *Feng-Yu-Shiang* : un des seigneurs de la guerre, il domine le Nord (voir page 144).

- *fatalité et volonté* : d'une part, ce que l'on doit subir et, d'autre part, ce que l'on veut faire.

- *le mot d'ordre "la paix"* : ce qui a fait triompher les bolcheviks qui, en 1917, n'étaient pas nombreux, c'est qu'ils ont insisté sur la paix à faire avec l'Allemagne qui, d'ailleurs, avait envoyé Lénine en Russie pour ne plus avoir à combattre à l'est.

Page 140

- *fermage* : redevance ferme (fixée à l'avance), en argent ou en nature, qu'un paysan paie au propriétaire de la terre qu'il cultive.

- *une Jacquerie* (ou « *jacquerie* ») : révolte paysanne spontanée et inorganisée.

Page 142

- *Youdenitch* : général de l'armée blanche.

Page 143

- *Gallen* : général de l'Armée Rouge, envoyé par l'U.R.S.S. pour aider Chang-Kaï-Shek.

Page 144

- *chanceux* : soumis au caprice de la chance, du hasard (sens ancien).

Page 145

- *opportunisme* : politique qui consiste à tirer parti des circonstances, à les utiliser au mieux, en transigeant, au besoin, avec les principes.

Page 146

- *sovkhoze* : en U.R.S.S., ferme pilote appartenant à l'État ; en fait, il faudrait plutôt parler de « *kolkhoze* », exploitation agricole collective dans laquelle la terre, les bâtiments, le matériel et une partie du bétail sont mis en commun.

Page 147

- *silhouettes de purgatoire* : les habitants des paillotes, qui font penser aux âmes en peine qui expient leurs fautes au purgatoire.

- *machines à fabriquer la vérité* : car elles servent à diffuser la propagande, une allusion moqueuse étant peut-être faite au journal soviétique, la «Pravda», dont le nom signifie « *la vérité* ».

Page 148

- *steppes de lavande brûlée* : celles du Sin-Kiang ou XinJiang, région autonome, à l'extrême nord-ouest de la Chine, peuplée surtout d'Ouïgours musulmans.

- *Komintern* : abréviation de *Kommunisticheski Internatsional*, l'Internationale communiste.

Page 152

- *toute la souffrance qu'il avait oubliée* : la souffrance ressentie après de l'aveu de May.

- *moustaches à la gauloise* : longues et tombantes (d'où, page 155, « *la barre confuse des moustaches* »).

- *La Chaux-de-Fonds* : ville du canton de Neuchâtel en Suisse romande.

Page 153

- *Ils* : les déchargeurs.

Page 156

- *travaillé dans les montres* : La Chaux-de-Fonds est un centre d'industrie horlogère (les fameuses montres suisses).

Page 157

- *ivoire... la courbe des défenses* : c'est dans l'ivoire des défenses d'éléphant que sont taillées les figures des personnages.

Page 159

- *dans toute la Chine, et à travers l'Ouest jusqu'à la moitié de l'Europe* : l'idéal du communisme s'y butte aux accommodements nécessaires.

Page 162

- *ces argents* : pluriel tout à fait inhabituel et même incorrect.

- *Sumatra* : une des îles de la Sonde (devenue aujourd'hui l'Indonésie) qui a été, jusqu'en 1945, une colonie hollandaise (d'où la mention moqueuse des « *tulipes* » [dont les Néerlandais ont la passion] et du « *tulipiste* » [création plaisante]).

- *pèlerins* : les Musulmans qui doivent, au moins une fois au cours de leur vie, se rendre en pèlerinage à La Mecque.

Page 163

- *montant la gamme* : rendant la voix plus forte et plus aiguë

- *sonner en arpège* : égrèner rapidement les notes au lieu de les faire entendre toutes à la fois

Page 169

- *beaucoup de face* : beaucoup d'allure, leur déguisement étant bien réussi

Page 171

- *fibules* : agrafes, broches antiques pour retenir les extrémités d'un vêtement

- *renards* : ils sont appréciés en Extrême-Orient où ils jouent un grand rôle dans les légendes ; au Japon, ils sont un symbole de fertilité, compagnons du dieu de l'abondance ; beaucoup de commerçants ou d'hommes d'affaires ont chez eux un petit autel consacré au renard afin qu'il protège leur entreprise ; le renard est aussi un symbole de donjuanisme, d'où le culte que lui rendent les prostituées japonaises (voir page 173)

- *le Houpé* : province du centre de la Chine

Page 173

- *geisha* : au Japon, chanteuse et danseuse qui aide traditionnellement le maître de maison à recevoir ses hôtes ; en fait, c'est une courtisane

Page 176

- *épervier bonasse* : oxymoron qui donne à l'oiseau de proie faiblesse, bonté, simplicité d'esprit

Page 179

- *mastoidite* : inflammation de la muqueuse en arrière de l'oreille

Page 180

- *en pont* : en voyageant sur le pont du bateau, sans avoir de cabine, c'est-à-dire dans les conditions les plus rudimentaires, au prix le plus bas.

Page 182

- *ses souliers bien-pensants* : car ils lui donnent l'apparence d'un bourgeois

Page 183

- *les cours défoncées* : par les combats de l'insurrection

Page 184

- *hara-kiri* : suicide rituel des Japonais
- *devenir un dieu* : le shintoïsme, religion du Japon, est un polythéisme qui divinise en particulier les ancêtres.

- *saloperie* : parce que ce serait échapper à l'humanité, trahir la fraternité des humains malheureux

Page 186

- *Juges condamnés* : parce que, par l'acte terroriste qui est un jugement de la société, ils se vouent aussi à la mort

Page 188

- *caquetusse* : cactus

Page 189

- *quelques sols* : archaïsme plaisant pour « *sous* »

Page 192

- *shamisen* : instrument de musique populaire japonaise, en forme de guitare

- *chiqué* : affectation, épate, esbroufe

Page 197

- *la réaction* : mouvement d'idées, action qui s'oppose au progrès social, à la Révolution, et vise à rétablir des institutions antérieures

- *liquidateur* : qui essaie de résoudre le problème par une solution de facilité, au lieu de l'affronter dans toute sa complexité

Page 198

- *le Comité central* : le comité central local

Page 201

- *quelques démons* : désirs, passions, pulsions, tentations

Page 203

- *ce visage de migraine...* : les points de suspension laissent deviner le sous-entendu : « *disait assez son inquiétude* »

Page 204

- *dans la ville chinoise* : où il risque d'être arrêté

- *une peine qui se passait de psychologie* : alors qu'il est en train d'en faire

Page 207

- *les baths petits coïts ambulants* : les belles femmes (« *bath* » = « *beau* », en argot)

Page 209

- *qualités cardiaques* : humour peut-être involontaire, Hemmelrich confondant le cœur, muscle (pour lequel convient l'adjectif « *cardiaque* »), et le cœur, siège des sentiments

- *au camp* : le camp de travail en Sibérie

Page 211

- *colonel, en uniforme cette fois* : il était « *en civil* » page 109 parce qu'il lui fallait passer inaperçu, Chang-Kai-Shek étant encore alors officiellement l'allié des communistes, tandis qu'il peut maintenant révéler sa fonction

Page 212

- *les Indes Néerlandaises* : les colonies des Pays-Bas qui, devenues indépendantes en 1949, ont constitué l'Indonésie

Page 213

- *dépouiller l'épargne* : utiliser à d'autres fins les fonds déposés par les citoyens dans les caisses d'épargne et autres institutions

Page 216

- *magazine* : d'une beauté conventionnelle, comme celle qui est proposée comme un modèle dans les magazines féminins

Page 218

- *les féodaux* : les seigneurs du temps de la féodalité qui pouvaient agir sur leurs serfs en toute liberté

- *un bandeau arraché* : la conduite de Valérie lui fait arracher le bandeau qui lui cachait la vérité

- *hypnose* : habituellement, sommeil artificiellement provoqué ; ici, émotion intense qui paralyse

Page 222

- *la légende d'Hercule et d'Omphale* : pour expier un crime commis au cours d'une crise de folie, le héros dut de rendre comme esclave chez la reine de Lydie qui l'obligea à porter des robes de femme et à filer la laine à ses pieds

- *Déjanire* : dernière épouse d'Hercule dont elle causa la mort

- *il avait laissé là l'image* : la coquille est à corriger

Page 223

- *cercle* : lieu où les membres d'une association se réunissent ; ici, au Cercle français, se réunissent les Français de Shanghai

- *pèlerine* : manteau sans manches, ample, souvent muni d'un capuchon

Page 224

- *les "familles"* : les deux cents familles, aristocratiques et bourgeoises, qui étaient censées dominer la France politiquement et économiquement

Page 225

- *une petite poule* : femme de vertu légère, d'accès et de conquête faciles

Page 229

- *le bon plaisir* : allusion à la formule « *Car tel est notre bon plaisir* » qui, dans les anciens édits, marquait la volonté du roi qu'il n'avait pas à justifier

- *maladie chimérique* : maladie qui consiste à créer des chimères, c'est-à-dire des illusions, des fantasmes, des visions, etc.

Page 233

- *appel au fascisme* : le terrorisme de gauche entraînerait une réaction à droite vers un régime autoritaire, une dictature

Page 234

- *fantastique* : surnaturelle

- *temps bouddhiques* : le bouddhisme fut introduit d'Inde en Chine au I^{er} siècle de notre ère et connut sa grande extension du IV^e au X^e siècles

Page 236

- *ce monde-ci* : à ce moment, du point de vue de Tchen, un « *autre monde* », c'est précisément le nôtre et « *ce monde-ci* » désigne celui que nous appelons l'autre monde

Page 239

- *toujours pair* : Clappique va donc jouer à la roulette et d'abord prudemment, pair ou impair, sur « *la bande* » (voir page 240), c'est-à-dire sur les cases qui sont au bord de la table, où les risques et les gains sont faibles car on ne peut y gagner qu'une somme égale à la mise

Page 240

- *jouer le numéro* : les chances y sont beaucoup plus réduites mais le gain beaucoup plus élevé

- *quatorze jetons* : erreur de l'auteur, semble-t-il, car on gagne sur les numéros autant de fois sa mise que la roulette comporte de numéros (c'est-à-dire ici au moins neuf) ; on devrait donc pousser vers Clappique dix-huit jetons

Page 243

- *le "cercle"* : ici, c'est en fait une maison de jeu qui s'abrite sous la raison sociale de « *cercle* » ou de « *club* », où ne seraient admis que les membres et leurs invités

Page 245

- *un Rubens* : une femme aux formes plantureuses, comme aimait en représenter ce peintre flamand du XVII^e siècle

- *Jordaens* : autre peintre flamand du XVII^e siècle, lui aussi amateur de formes généreuses mais moins célèbre que Rubens (d'où la différence amusante établie par Clappique)

Page 246

- *schiedam* : eau-de-vie de grain (le genièvre), aux Pays-Bas (Schiedam étant une ville hollandaise), en Belgique et dans le Nord de la France

- *pouis* : prononciation belge de « *puis* » (et non seulement flamande)

- *septante-cinq* : soixante-cinq en Belgique (formulation que Clappique s'amuse à adopter pour intriguer la servante)

- le "*milieu*" : le groupe social composé des malfaiteurs (voleurs et proxénètes) et des prostituées
- *miché* : client éventuel d'une prostituée, mais qu'on peut gruger, « gogo », « cave »
- Page 249
- *fox-trot* : danse à quatre temps, d'allure saccadée, consistant en une marche en avant, en arrière ou sur le côté, coupée d'arrêts
- Page 250
- *troupes mandchoues* : venues de la Mandchourie, région du Nord-Est de la Chine dont la population, différente des Chinois, leur avait imposé pendant trois siècles ses empereurs, le dernier allant y être rétabli par les Japonais de 1931 à 1945
- le *dictateur* : le général nordiste Sun-Chuan-Fang vaincu par Chang-Kaï-Shek
- le *bourreau de Février* : c'est Sun-Chuan-Fang qui a écrasé l'émeute de février 1927, Chang-Kaï-Shek l'ayant laissé faire
- *Chapeï* : faubourg industriel à l'immense population ouvrière
- Page 251
- les *thèses trotskistes* : Trotski, qui animait *"l'Opposition russe"*, défendait, contre l'opportunisme de Staline, la thèse de « *la révolution permanente* »
- Page 256
- *fascines* : rouleaux de barbelés
- *bougre de con* : injure où à l'allusion au sexe de la femme (« *con* ») se mêle l'accusation d'être sodomite (« *bougre* »)
- Page 257
- "*Contes d'Hoffmann*" : les nouvelles de cet écrivain allemand du XIXe siècle voient les figures les plus fantastiques s'insinuer sans cesse dans la vie réelle
- Page 258
- *grimace de gargouille* : ces gouttières des bâtiments médiévaux étaient des figures de monstres
- *type à fluxion* : homme qui a une infection dentaire qui provoque un gonflement des gencives ou des joues
- Page 259
- *l'homme-qui-rit* : allusion au titre du roman de Victor Hugo
- Page 261
- *peintures taoïstes* : qui illustrent les enseignements du taoïsme, la religion populaire traditionnelle des Chinois
- *enchanteur* [...] *calife* [...] *licorne* [...] *première sultane* : dans sa fantaisie, Clappique mêle des éléments des contes des "*Mille et une nuits*" (« *le calife* », souverain musulman ; « *la première sultane* » car il a de nombreuses épouses) à des éléments de la littérature médiévale européenne (« *l'enchanteur* » qui recourt à la magie ; « *la licorne* », cheval fabuleux portant une longue corne blanche sur le front, symbole de pureté)
- Page 262
- *mains de brouillard* : qui n'ont pas de force, pas de consistance, pas de réalité
- Page 263
- *une monomanie* : délire partiel psychose limitée à un seul ordre de faits, idée fixe morbide
- *se conjuguer* : se joindre, s'unir
- *Bécon-les-Bruyères* : nom ridicule d'une localité imaginaire de la banlieue parisienne dont les maisons, particulièrement banales, montrent un mauvais goût qui est vraiment incongru en Chine
- *ornements portugais* : il s'agit des « *azulejos* », carreaux de faïence
- Page 266
- *Sibérie* [...] *l'armée blanche* [...] *les rouges* : König raconte un épisode de la guerre civile opposant en Russie, après la Révolution de 1917, les communistes (les rouges) et les conservateurs (les blancs)
- Page 269
- *comme à la foire* : où se trouvent des stands de tir où l'on abat facilement les cibles
- Page 270
- *commander* : dominer, tenir sous son feu, être en mesure d'en empêcher l'accès

Page 271

- *le pointeur* : celui qui oriente le canon de la mitrailleuse, le servant étant celui qui l'alimente en bandes de balles

Page 276

la couverte : danse

Page 277

- *les Kuomintang* : les partisans du Kuomintang

Page 280

- *l'étable* : métaphore justifiée par l'odeur

- *mandarin* : voir la note pour la page 58

Page 286

- *l'ordinaire* : ce qu'on mange, ce qu'on sert habituellement aux repas

Page 289

- *tchékiste* : voir la note pour la page 127

Page 290

- *bourreau* : c'est maintenant celui de la police de Chang-Kai-Shek

Page 291

- *l'homme de coupée* : placé à l'ouverture dans le bastingage où aboutit la passerelle, l'échelle de coupée (voir page 292), il vérifie les titres de transport

Page 292

- *le type à galons* : le portier d'un hôtel de luxe qui arbore des galons fantaisistes

Page 295

- *Célèbes* : île de l'Insulinde (aujourd'hui l'Indonésie)

Page 296

- *ramages de fumée* : la fumée, en s'étirant, fait comme de grandes feuilles

- *une gare* : il faut comprendre une gare orientale (russe même), toujours encombrée d'une foule de gens qui se couchent pour attendre le train qui n'a pas d'horaire fixe

Page 298

- *falots* : grosses lanternes portatives

Page 301

- *ordre mendiant* : un de ces ordres de moines créés au Moyen Âge et qui ont fait vœu de ne vivre que de la charité publique (augustins, carmes, franciscains, dominicains)

Page 304

- *légendes dorées* : la "Légende dorée" est un recueil de vies de saints, composé, vers 1260, par le moine dominicain Jacques de Voragine

- *le cœur viril des hommes est un refuge à morts qui vaut bien l'esprit* : à la croyance en l'esprit, en la spiritualité, en un au-delà, Kyo oppose la communauté humaine, l'appartenance à l'humanité (la brièveté insolite de la construction marque bien le heurt de cette opposition)

Page 310

- *déjà condamné à mort* : voir pages 73-74

- *les petits* : les deux Chinois auxquels il a donné son cyanure

- *toutes les têtes, battant de haut en bas [...] départ cahotant* : Katow marche péniblement à cause de ses blessures, et son ombre fait donc des bonds sur les fenêtres, suivie des yeux par chacun des autres qui a le sentiment d'être attaché à cette ombre et de se dévoiler en manifestant sa solidarité

Page 312

- *chance abjecte des autres* : qui croient en un au-delà alors que, pour elle, il n'y a que néant (page 313)

Page 313

- *cette mort* : l'oubli du monde réel que procure l'opium

- *que se réduisît [...] sa douleur* : que sa douleur se réduisît (inversion significative)

Page 314

- *un suicide de Dieu* : Dieu, aux yeux de Gisors, se trouve condamné par l'absurdité de la mort

Page 315

- *un Fils, un Gendre* : ils doivent leur situation à leur parenté avec des hommes puissants, non à leur mérite

Page 316

- *Régence* : période (de 1715 à 1723) où Philippe d'Orléans a gouverné pendant la minorité de Louis XV

- *le piquait une mouche napoléonienne* : on se demande : « *Quelle mouche le pique?* » quand quelqu'un se met en colère brusquement et sans raison apparente, comme le faisait Napoléon

- *les basques de sa jaquette* : les pans ouverts, descendant de la taille jusqu'aux genoux, d'un vêtement masculin de cérémonie

- *postes gonflés* : les opérations inscrites dans un livre de comptabilité et qui seraient exagérées, augmentées indûment

Page 317

- *l'actif* : l'ensemble des biens ou droits qui appartiennent à une personne ou à une entreprise

- *concern* : (même sens que « *consortium* »), groupement d'entreprises (le trust Mitsubishi, fondé en 1885 et groupant des banques, des entreprises de transport, de nombreuses usines d'automobiles et d'électronique, est encore une des plus importantes puissances économiques mondiales)

Page 318

- *que le crédit ne soit pas atteint* : la faillite du Consortium porterait atteinte à la confiance dans les banques qui lui ont prêté de l'argent ; la Banque de France, elle, n'est qu'une banque d'émission : elle produit la monnaie française

Page 319

- *commandeur* : commandeur de la Légion d'Honneur, troisième classe sur les cinq qu'elle comporte

- *boutonnière dédaigneuse* : bel exemple d'hypallage (ce n'est évidemment pas la boutonnière [où on place l'insigne qui marque la décoration] qui est dédaigneuse mais Ferral lui-même)

Page 320

- *la Turquie* : l'Empire ottoman avant la guerre de 1914-1918 où il s'est trouvé du côté des Allemands et des Autrichiens

- *vos coucherries* : terme péjoratif pour des relations sexuelles qui sont, en fait, les étroites relations entre les banques et l'État

Page 321

- *le traité de Francfort* : traité, signé en 1871, qui obligeait la France, vaincue, à verser une indemnité à l'Allemagne

- *Borgia* : Alexandre VI, pape de la Renaissance, connu pour sa duplicité (donc son hypocrisie) et pour la liberté de ses mœurs

Page 323

- *rompez* : commandement qu'un officier (donc un supérieur par rapport à un subalterne) donne à un soldat pour lui signifier qu'il a à partir

Page 324

- *Choiseul* : ministre de Louis XV qui était très habile en politique

- *Chans dloute* : « *sans doute* » (le caramel déforme la prononciation de l'orateur, qui semble avoir l'accent auvergnat qui tend à chuintier)

Page 325

- *conversion* : remplacement d'une dette publique par une autre produisant un intérêt moindre

- *l'agence Havas* : voir note pour la page 88

Page 326

- *à l'Astor* : voir pages 215-217

- *un crédit consortial* : accordé par un consortium, un groupement de banques

- *Œdipe aveugle* : le personnage de la mythologie grecque s'est crevé les yeux après avoir appris qu'il avait tué son père et épousé sa mère

- *en peau de chagrin* : qui diminue sans cesse, inexorablement à mesure qu'on l'utilise (comme se rétrécit, dans le roman fantastique de Balzac qui porte ce titre, la peau de chagrin qui est un talisman satisfaisant les passions d'un jeune homme mais se réduisant à chaque fois, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien)

- *brochette* : par analogie avec les morceaux de viande alignés sur une broche, un groupe de choses, de personnes (avec une nuance péjorative)

- *justement ruiné* : avec justice, comme il le mérite

Page 328

- *la Chambre* : la Chambre des Députés

- *cette nouvelle société [...] distribuera des dividendes* : des entreprises fondées par Ferral, elle retirera les bénéfices et les répartira entre les actionnaires

Page 329

- *Kobé* : ville industrielle du sud du Japon qui domine la baie d'Osaka

Page 330

- *église des catacombes* : à ses débuts à Rome, l'assemblée des fidèles de la religion chrétienne (le mot « *église* » devrait d'ailleurs avoir une majuscule) était clandestine et se cachait dans des cavités souterraines servant de lieu de sépulture

Page 331

- *transformer en cinq ans toute l'U.R.S.S.* : il s'agit du premier plan quinquennal qui, préparé à partir de 1927, entra en vigueur en octobre 1928 et fut caractérisé par la disparition progressive du secteur privé, le financement par l'État de l'industrialisation

- *panneaux tirés* : les maisons japonaises traditionnelles n'ont pas de fenêtres vitrées mais des stores pour préserver du soleil

- *sections d'agitatrices* : celles que l'Internationale envoie dans les pays capitalistes pour y préparer la révolution

- *Vladivostock* : port russe sur la mer du Japon, tête de ligne du Transsibérien

- *grâce d'état* : dans la théologie chrétienne, aide surnaturelle qui rend l'être humain capable d'accomplir la volonté de Dieu, ici dans une situation particulière

Page 332

- *à cause de leurs vies antérieures* : plusieurs religions orientales, en particulier le bouddhisme, croient à la métempsycose : l'âme, souillée au contact de la matière, doit se purifier au cours de réincarnations successives

Page 334

- *le travail à poigne de guerre [...] sur toute la terre russe* : c'est dans une urgence et une dureté semblables à celles qu'exige une guerre que s'organise le travail en U.R.S.S.

Page 335

- *son parasite meurtrier* : l'esprit qui le tue en le jetant dans l'angoisse et la solitude

Page 336

- *ruée cosmique* : cette ruée animale est associée au mouvement et à la plénitude universelles dont les êtres humains sont séparés

- *sur la paix [...] la douleur [...] ses bras inhumains* : il faut comprendre qu'après ce moment où Gisors croyait que la paix est la loi universelle, au sein de laquelle seule la douleur des êtres humains sonne faux, cette douleur qu'il croyait tout à l'heure maîtrisée, s'empare à nouveau de lui

Page 337

- *les inscriptions des empires primitifs dans les gorges des fleuves* : telles les inscriptions laissées par les civilisations rupestres sur les falaises de la vallée du Nil.

Analyse

Intérêt de l'action

Originalité : Selon Gaétan Picon, il y a « peu d'œuvres romanesques où l'imagination a aussi peu de part » que celle de Malraux. En effet, ses romans sont nés d'expériences qu'il a faites, et "*La condition humaine*" s'inspire d'un épisode réel et tout récent de la révolution chinoise, s'insérant entre son déclenchement et l'exécution des chefs communistes.

Cependant, s'il est écrit, pour une bonne part, dans un style journalistique, le roman n'est pas un reportage : d'ailleurs, Malraux était à Paris lors des événements et a été renseigné par un journaliste

et représentant communiste en Chine, Sneevliet, dit Maring. Et la reconstitution des événements n'est pas exacte : c'en est une transcription romanesque. Malraux, en romançant, prit l'être humain aux prises avec la révolution, et le titre même de l'œuvre implique la volonté de transcender ce contenu. On peut être sensible à son contenu d'actualité politique ou à sa dimension philosophique. Ces deux aspects du roman sont, comme nous le verrons, inséparables dans l'intention profonde de Malraux.

Déroulement : Le roman est divisé en sept parties numérotées, dont les première, deuxième, troisième et quatrième, sont datées.

La première lecture apporte le sentiment qu'on est entraîné dans un tourbillon de violence. Mais, au deuxième regard, se manifeste une stricte économie de structure, un équilibre entre les différentes parties qui s'organisent en deux grands mouvements précipités où le rythme haletant de l'action est chronométré par l'auteur, séparés par une sorte d'intermède et suivis d'un épilogue.

Le premier mouvement s'étend sur les deux premières parties qui relatent, heure par heure, les principaux épisodes de l'insurrection, du 21 au 23 mars :

Première partie (21 mars 1927) :

- Minuit et demi : La tonalité est celle de l'action violente. La scène d'ouverture, par sa brusquerie, plonge le lecteur au milieu d'une action déjà commencée, le meurtre du trafiquant d'armes par Tchen, sans que soit précisées les circonstances. Nous ne connaissons ni le lieu de la scène, ni l'identité de la victime, ni le mobile du meurtrier. Le sens exact de cette première scène n'apparaîtra qu'un peu plus loin, dans une courte échappée lyrique (pages 13-14), où Tchen, crispé un instant auparavant sur son poignard, se dénoue en contemplant du balcon la nuit de Shanghai, après le meurtre (pages 9-15).

- Une heure du matin : La tonalité est à la méditation lors du retour de Tchen auprès de ses camarades dont Kyo qui découvre la voix qu'il a pour les autres (pages 16-23). Puis revient l'action lors de la pérégrination de Kyo et de Katow dans la ville chinoise (pages 23-27). Au "Black Cat", où Kyo rencontre Clappique domine la fantaisie de celui-ci (pages 28-37). Par un retour en arrière, on voit Katow organisant l'attaque (pages 37-41). Puis Katow retrouve Kyo (pages 41-43). Lors de la conversation entre Kyo et Gisors, la tonalité est la méditation (pages 43-48). Entre Kyo et May (pages 48-58), la tonalité est l'affrontement psychologique, coupé par une échappée lyrique (page 51), rompue par le retour aux événements (page 58).

- Quatre heures du matin : pour l'échange entre Gisors et Tchen, la tonalité est la méditation (pages 59-65). Suit un retour en arrière sur la jeunesse de Tchen (pages 65-68). Puis, Gisors étant seul, la tonalité est de nouveau la méditation (pages 68-72).

- Quatre heures et demie du matin : L'enlèvement des armes sur le bateau par Katow et ses hommes est une séquence d'action violente (pages 72-78).

Deuxième partie (22 mars) :

- Onze heures du matin : À la tonalité de l'action qui marque la rencontre entre Ferral et Martial (pages 79-86) succède la méditation lorsque Ferral est seul (pages 86-90).

- Une heure après-midi : L'attaque des postes de garde gouvernementaux par l'équipe de Tchen donne de nouveau place à la tonalité de l'action violente (pages 90-107).

- Cinq heures : Les discussions de Ferral appartiennent encore à la tonalité de l'action violente (pages 107-116), mais, entre lui et Valérie, apparaît celle de l'affrontement psychologique (pages 116-122).

- Le lendemain, 4 heures : La tonalité est évidemment à l'action violente quand sont suivis les progrès de l'insurrection et qu'a lieu, finalement, l'attaque du train blindé où sont réfugiés les derniers soldats gouvernementaux, au moment même où les troupes de Chang-Kaï-Shek pénètrent dans la ville et invitent les insurgés à rendre leurs armes (pages 122-131).

Troisième partie (29 mars) :

Elle marque une détente du rythme, un temps d'arrêt dans l'action et nous éloigne de Shanghai. Elle est remplie par les discussions idéologiques que Kyo et Tchen, venus pour plaider la cause des insurgés, ont avec les responsables communistes à Han-Kéou. Malgré les ordres reçus, ils en repartent résolus, Kyo à résister à Chang-Kaï-Shek par les armes et Tchen à assassiner le général (pages 133-159).

Le deuxième mouvement est, de nouveau, précipité et continue, après un intervalle de trois semaines, le récit des événements de Shanghaï pendant les quatrième, cinquième et sixième parties :

Quatrième partie (11 avril)

- Midi et demi : La conversation entre Clappique et Chpilewski (pages 161-165), si elle fait progresser l'action, permet aussi le déploiement de la fantaisie du Français.
- Une heure : L'attentat manqué de Tchen contre Chang-Kaï-Shek déploie la tonalité de l'action violente (pages 165-177), qui est quittée quand est évoqué Hemmelrich qui est entravé par sa situation familiale, qu'on fait un retour en arrière sur sa vie (pages 177-182), mais réapparaît avec l'autre tentative de Tchen (pages 182-187).
- Trois heures : La conversation entre Clappique et Kama est de l'ordre de la méditation (pages 187-192), celles entre Kyo, Gisors et May de l'ordre de l'affrontement psychologique (pages 193-205).
- Trois heures et demie : Entre Hemmelrich et Katow, c'est aussi l'affrontement psychologique (pages 205-210).
- Six heures : Ferral médite sur la nécessité pour lui du succès de Chang-Kaï-Shek (pages 211-214). Quand il est berné par Valérie, la tonalité est celle de l'affrontement psychologique (pages 214-223). Quand il rencontre Gisors, on passe à la méditation (pages 224-233).
- Dix heures et demie : L'attentat de Tchen est de la tonalité de l'action violente (pages 233-236).

Cinquième partie :

- Onze heures 15 : Clappique oublie Kyo au jeu puis au bordel (pages 237-248)
- Onze heures 30 : L'enlèvement de Kyo est de la tonalité de l'action violente (pages 248-252)
- Minuit : Hemmelrich à la permanence (pages 252-257) est en proie à une méditation, mais qui est inspirée par l'action violente dont il est la victime et qui l'amène à se rendre à la permanence.
- Une heure et demie : La méditation de Clappique est rompue par Gisors qui l'incite à l'action, la courte mention finale de König étant une habileté dramatique (pages 257-269).
- Cinq heures : Le siège de Katow et de ses camarades par les soldats du Kuomintang est de la tonalité de l'action violente (pages 269-277).

Sixième partie :

- Dix heures : La scène de Kyo en prison relève de l'action violente (pages 279-286). Lorsqu'il est devant König (pages 286-290), c'est l'affrontement psychologique.
- Quatre heures : L'action anime les fuites de Clappique et de Ferral (pages 290-296).
- Six heures : La scène du préau (pages 296-310) est de la tonalité de l'action violente avec l'habileté d'une péripétie (page 307), d'une ellipse (page 309).
- Le lendemain : La méditation marque le deuil de Gisors et de May (pages 311-314).

Septième partie : Elle constitue l'épilogue du roman où le temps de nouveau se dilue. Elle évoque le destin des personnages qui survivent à la tragédie.

- Paris, juillet : Ferral est condamné par les banques et le gouvernement dans une scène burlesque mais qui montre un affrontement idéologique (pages 315-329).
- Kobé : L'évocation de May chez Gisors est de la tonalité de la méditation (pages 329-338).

Malraux fait donc varier très délibérément les tonalités et les modes narratifs. S'il sait développer l'action violente, il ne s'y tient pas car, pour lui, limitée à elle-même, l'intrigue serait de l'ordre du jeu d'échecs, artistiquement nulle. Son importance vient de ce qu'elle est le moyen le plus efficace de traduire un fait éthique ou poétique dans toute son intensité. Elle vaut par ce qu'elle multiplie. Aussi sait-il passer à l'affrontement psychologique, à la méditation et à l'exposé idéologique.

L'alternance des scènes donne à l'œuvre sa pulsation, maintient habilement un véritable suspense. Elle obéit à des lois d'opposition rigoureuses : opposition entre les scènes d'action violente, qui sont les temps forts du récit et le font avancer, et les scènes de tendresse, de méditation ou de fantaisie et les exposés de l'idéologie dans les deux parties plus calmes. «Les vingt pages de la troisième partie qui se situent à Han-Kéou, ainsi que les six dernières, sont beaucoup plus abstraites et schématiques que le reste du récit et font figure, jusqu'à un certain point, de corps étrangers et surajoutés. Si le roman reste puissamment cohérent et unitaire, c'est avant tout parce que ces fragments atteignent à peine un dixième de l'ouvrage ; encore ce dixième n'est-il pas entièrement consacré à exprimer sa conception conceptuelle». (Lucien Goldmann).

D'autres alternances se manifestent : ainsi, chaque apparition de Clappique fait résonner une note burlesque dans cette œuvre essentiellement tragique (en particulier pages 245-248 au bordel avec la servante, pages 293-295 où, après la tension dramatique de sa montée clandestine à bord, il se livre à son habituel numéro d'esbroufe) mais non sans provoquer de détente ni de changements de tons radicaux car il ne cesse pas d'être un bouffon tragique.

On remarque le retour du thème des disques, de la solitude, de l'opposition entre la fatalité et la volonté, de l'union de l'amour et de la mort.

La structure est donc très travaillée.

Elle a un caractère cinématographique. Les scènes sont en général assez brèves, comme les séquences d'un film. L'indication du jour, en tête de chaque partie, et de l'heure, en tête de chaque séquence, a la simplicité, la rapidité et l'efficacité de celles qui, dans un film, apparaissent inscrites sur l'image même. L'alternance des scènes est semblable à un véritable montage cinématographique où les passages brusques d'une ambiance à l'autre créent un rythme contrasté et maintiennent un suspense.

Cette nette influence du cinéma sur la technique romanesque se retrouve dans la construction de beaucoup de scènes :

- la scène du début ;
- l'arrivée à Han-Kéou nous fait découvrir peu à peu la ville comme le regard de Kyo la découvre, comme par une caméra (page 133) ;
- la scène du siège de la permanence par les soldats du Kuomintang et, en particulier, le passage où Hemmelrich enfin agit, est marquée par d'intéressants effets cinématographiques (page 273 : ellipse ; page 274 : ralenti ; page 275 : contre-plongée) ;
- la scène de la prison (gros plan sur le fouet, page 279, sur les doigts, page 280).

Malraux allait, d'ailleurs, sur le sujet de la guerre d'Espagne, non seulement composer un roman intitulé "*L'espoir*" mais, sur un des épisodes, faire un film qui a le même titre.

Chronologie : Elle est indiquée avec précision et, en général, elle est linéaire. Les repères qui sont indiqués donnent plus de clarté au récit ; ils traduisent d'autre part l'intensité de la durée vécue par les personnages, qui est presque comparable à celle du temps de la tragédie classique. L'essentiel de l'action se déroule en deux fois deux jours.

Point de vue : Il est objectif, comme au cinéma. Cependant, le récit épouse, dans chaque scène, le point de vue d'un personnage donné, si bien que l'alternance des séquences correspond le plus souvent au passage d'une subjectivité à une autre. Ce caractère de l'art de Malraux est étroitement lié au thème central du livre, qui est celui de la solitude absolue des consciences.

Focalisation : Elle change de séquence en séquence mais aussi, parfois, à l'intérieur (page 37 où il y a aussi un retour en arrière ; pages 177, 182).

Ainsi, la maxime donnée par Clappique : « *Il faut introduire les moyens de l'art dans la vie non pour en faire de l'art mais pour en faire davantage de la vie* » (page 295) est importante. Clappique est un bouffon mais il représente bien une des facettes de Malraux : l'artiste qu'il est aussi dans l'écriture de son roman.

Intérêt littéraire

Le lexique :

Malraux avait une prédilection pour un vocabulaire moderne (« *swing* », page 11 - « *Pieds-Nickelés* », page 29 - « *Fantomas* », page 56 - « *fox-trot* », page 249). Il recourut parfois à un lexique familier (« *dégotter* », page 22 - « *gratter* », page 36 - « *frusques* », page 43 - « *taper* », page 44 - « *on couche* », page 50 - « *puceau* », page 62 - « *collage* », page 63 - « *traficoter* », « *en cuire à quelqu'un* », page 81 - « *tendre une perche* », page 84 - « *combine* », page 88 - « *filer* », page 111 - « *roublard* », page 115 - le langage de Tchen à la vulgarité forcée, page 124 - « *en rogne* », page 128

- « *zigouiller* », page 129 - « *femmes baisées* », page 152 - « *barboter* », page 162 - « *balles* » (pour « francs »), page 162 - « *la coco* », page 163 - « *rondouillard* », page 176 - « *en tôle* », page 180 - « *les baths petits coïts ambulants* », page 207 - « *boulotter* », page 209 - « *margoulins* », page 213 - « *petite poule* », page 225 - « *on ne me la fait pas* », page 225 - « *miché* », page 246 - « *bougre de con* », page 256 - « *type à fluxion* », page 258 - « *type à galons* », page 292 - « *s'amène* », page 295 - « *chahut* », page 309 - « *coucheries* », page 320). Mais ce n'est pas la tonalité générale.

La syntaxe :

Elle aussi est moderne. Surtout, dans les scènes où l'action culmine, Malraux fait l'économie de tout mot inutile, se montre souvent elliptique ou s'en tient à des phrases nominales :

- « *Découvert? Combattre, combattre des ennemis qui se défendent, des ennemis éveillés !* » (page 9)
- « *Il chercha dans les poches. Mouchoir, cigarettes...Pas de portefeuille.* » (page 14) ;
- « *Abandon et silence.* » (page 16) ;
- cette sorte de didascalie : « *Doctoral : Je dis : jo-lie.* » (page 32) ;
- « *Voix singulière dans l'obscurité, quand ne la soutenait plus aucune expression du visage* » (page 36) ;
- « *Taxi. La voiture démarra à une allure de film.* » (page 42) ;
- « *"Que les communistes sortent des rangs !" La mort, ils le savaient.* » (page 73) ;
- « *Mais tous levèrent les mains. Aussitôt, désarmés.* » (page 94) ;
- « *Tchen était lié aux siens, mais pas assez.*
Pas assez. » (page 104) ;
- « *La rue déserte. Un pousse, au loin, la traversa.* » (page 172) ;
- « *L'usine : manœuvre. Mauvais esprit ; au régiment, toujours en tôle. Et la guerre? Gazé. pour qui, pour quoi? pour son pays?* » (page 180) ;
- « *visage de migraine* » (page 203) ;
- les péripéties du jeu (page 239) ;
- « *Rire, pleurer, échapper à cette poitrine nouée, tordue* » (page 254).

Le style :

L'intensité est sans doute la qualité maîtresse de l'art de Malraux. Il y a chez lui une tension d'âme qui commande la cadence de la phrase. Elle est animée par une saccade et un tempo passionnés, un frémissement qui sont bien révélateurs de sa nervosité et qui rendent la narration toujours vibrante, la pensée toujours vive. Mais cette intensité, son écriture la manifeste de façons variées.

La phrase est tantôt :

- brève, concise, rapide, précipitée, fuyant les rythmes redondants, nerveuse, expéditive et fiévreuse. Le style est alors apparemment simplement journalistique, souvent véritablement cinématographique, pour rendre l'action ; il se montre particulièrement volontaire et surveillé dans certaines scènes : l'assassinat par Tchen, l'assaut du bateau, l'attaque du poste de police (pages 90-107). Il faut remarquer alors tous les termes qui évoquent l'action violente : les bruits (cris, éclatements des grenades), ceux qui traduisent des sensations musculaires (effort, douleur, fatigue). On a pu dire que ce style a été influencé par la manière brutale des romanciers américains, comme Hemingway, à la vogue desquels Malraux a d'ailleurs contribué. En appliquant la psychologie du comportement ou «behaviorism», ils se contentent d'enregistrer l'apparence extérieure, les actes et les paroles des êtres, comme dans un film. Mais la question qui se pose est de savoir si ce qu'on appelle « le roman américain » est la conséquence du cinéma ou si le cinéma américain et « le roman américain » sont deux manifestations de l'esprit américain? Or l'influence du cinéma est nette aussi chez Malraux («*la voiture démarra à une allure de film*», page 42). On peut mettre en relief sa technique cinématographique pas seulement en ce qui concerne le montage des scènes mais aussi dans son écriture. Surtout dans les séquences actives, l'imagination de Malraux prend la forme particulière de

l'attention moderne aiguisée par le cinéma. Les scènes d'action se déroulent d'une façon cinématographique et se peignent toutes en noir et blanc dans notre imagination. Leur précision visuelle et auditive est telle qu'elles sont prêtes à être transportées sur l'écran.

- ample, rythmée, soutenue, imagée, marquée par l'éclat ou par le pathétique, pour rendre l'émotion tragique ou épique, pour le lyrisme ;
- oratoire et même emphatique, pour l'expression de l'idéologie et de la pensée.

Les descriptions :

Elles sont le plus souvent vives, précises. Malraux ne fait pas de descriptions complètes à la façon de Balzac ; il ne décrit pas l'objet, il le met en place dans le champ de l'action, imposant vivement le spectacle et même la fascination des objets et des lieux.

Ainsi, dans la scène d'ouverture, s'impose d'abord la fascination qu'exerce la moustiquaire. La pièce n'est pas décrite complètement ; nous découvrons successivement, dans l'ordre où Tchen les perçoit, comme dans un travelling, la moustiquaire, le pied (zoom-in), les barreaux de la fenêtre, le lit ; c'est seulement plus tard que l'attention se portera sur la ville. D'autre part, cette scène offre un remarquable exemple de fusion entre la langue de l'acte et celle du monologue intérieur (dès la première phrase du roman, l'absence de précision sur les circonstances de la scène concentre notre attention sur les sensations et les sentiments de Tchen et nous oblige ainsi à entrer dans la conscience du héros qui nous est présenté de l'intérieur. La forme interrogative exprime en raccourci tout un monologue intérieur, qui est comme un aparté. La forme elliptique («*Découvert?*») traduit sa nervosité, l'exclamation («*Combattre...!*») est un souhait).

Les portraits des personnages sont rapides, limités à quelques traits, de véritables caricatures : page 15 : Tchen - page 22 : Hemmelrich - page 29 : Clappique - pages 37, 38, 48 : May - page 61 : Gisors - page 81 : Martial - page 111 : Liou-Ti-Yu - pages 136-137 : Vologuine - page 152 : Possoz - page 161 : Chpilewski - page 166 : le pasteur - page 169 : Souen - page 170 : l'antiquaire - page 259 : Gisors - page 264 : König - page 318 : un des représentants - page 326 : le délégué - page 328 : un autre délégué.

Surtout, Malraux indique presque scrupuleusement le geste, l'attitude, l'effort. On dirait que c'est à la façon d'une caméra qu'il les suit, qu'il nous montre ce que perçoit leur regard.

Mais il peut être impressionniste aussi :

«la vaste fenêtre pleine de lambeaux de nuages» (page 115),

«la brume, nourrie par la fumée des navires, détruisait peu à peu au fond de l'avenue les trottoirs pas encore vides» (page 234),

«le monstre composé d'ours, d'homme et d'araignée» (page 274).

Véritable cinéaste, il attache une importance particulière aux notations de la lumière, à l'éclairage :

- page 9 : *«La seule lumière venait du building voisin : un grand rectangle d'électricité pâle, coupé par les barreaux de la fenêtre dont l'un rayait le lit juste au-dessus du pied comme pour en accentuer le volume et la vie.»*

- page 17 : le balancement de la lampe isole successivement chaque visage, révèle puis unit les deux visages de Kyo.

- page 26 : *«l'affreux petit Chinois [...] mal éclairé par-derrière : de l'auréole de lumière qui entourait sa tête, son moindre mouvement faisait glisser un reflet huileux sur son gros nez criblé de boutons.»*

- page 35 : *«L'obscurité, et sa position -à contre-lumière- lui permettaient de ne rien exprimer.»*

- page 37 : *«une pièce blanche, nue, bien éclairée par des lampes-tempête».*

- page 43 : *«La voiture continuait à filer entre des raies de lumière estompées par la brume».*

- page 50 : *«Elle le regardait, exténuée, les pommettes accentuées par la lumière verticale.»*

- page 73 : *«les faisceaux des projecteurs ramenés à toute volée du ciel sur le port confus se croisaient comme des sabres.»*

- page 74 : *«Le projecteur d'un croiseur atteint la vedette, la suivit un instant, l'abandonna.»*

- page 133 : *«à travers une lumière bleuâtre de soir de printemps.»*

- page 134 : *«quelques silhouettes d'arbres et de cornes de maisons montaient sur le ciel de l'ouest où demeurait une lumière sans source qui semblait émaner de la douceur même de l'air et rejoindre très haut l'apaisement de la nuit [...] Les ombres se perdaient sur le sol plus qu'elles ne s'y allongeaient, baignées d'une phosphorescence bleuâtre.»*
- page 153 : *«Une grande lueur blafarde passa sur les murs de la pièce : les phares des canonnières lointaines venaient de balayer le fleuve [...] La lumière du phare revint, porta sur le mur blanc du fond leurs ombres énormes...»*
- page 184 : *«L'arrière-boutique n'était éclairée que par le jour qui pénétrait à travers le magasin.»*
- page 185 : *«Les reflets s'effaçaient sur les lampes. Le jour baissait dans la pièce sans fenêtre ; sans doute les nuages s'amassaient-ils dehors.»*
- page 186 : *«Presque complètement assombri, le mauvais jour de l'après-midi restait là sans disparaître tout à fait, éternel.»*
- page 220 : *«la magnifique ombre rousse des boutiques chinoises, autour d'une lanterne [...] Dans l'ombre, des taches allongées, d'un rose sourd: des perroquets.»*
- page 223 : *«les oiseaux des îles voletaient, mats dans cette faible lumière comme ceux des fresques chinoises.»*
- page 227 : *«Gisors regarda ce visage aigu aux yeux fermés, éclairé du dessous par la petite lampe, un effet de lumière accroché aux moustaches.»*
- page 233 : *«Les lumières troubles des villes de brume qui passaient par les fentes des volets entrouverts, à travers les vitres bouchées, s'éteignaient une à une : les derniers reflets s'accrochaient aux rails mouillés, aux isolateurs du télégraphe ; ils s'affaiblissaient de minute en minute ; bientôt Tchen ne les vit plus que sur les pancartes verticales couvertes de caractères dorés.»*
- page 244 : *«la lumière mate de la lune [...] Sa lumière de plus en plus intense donnait à toutes ces maisons fermées, à l'abandon total de la ville, une vie extra-terrestre.»*
- page 251 : *«Kyo commençait à voir dans la brume pas encore levée... la lumière trouble de la maison où se tenait le Comité militaire. Brume et nuit opaques : il dut allumer son briquet pour savoir l'heure.»*
- page 269 : *«Katow et Hemmelrich voyaient [...] le petit jour faire naître des reflets plombés sur les toits voisins, en même temps que le profil des maisons devenait net.»*
- page 270 : *«ce jour naissant qui ne montrait pas une seule ombre [...] Le reflet du jour, sur les toits, devenait gris pâle ; au-dessus du combat arrêté, la lumière semblait aspirer de grands morceaux de nuit.»*
- page 296 : *«les ramages de fumée se perdaient jusqu'au plafond, déjà obscur malgré les grandes fenêtres européennes, assombries par le soir et le brouillard du dehors [...] Bien que le jour n'eût pas encore disparu...»*
- page 297 : *«Dehors, au fond de la brume, des lumières jaunâtres - des becs de gaz sans doute - semblaient aussi veiller sur eux.»*
- page 298 : *«Des soldats entraîaient avec des falots [...] La nuit venait, elle montait du sol.»*
- page 299 : *«Il faisait maintenant trop sombre pour que Katow pût distinguer son regard.»*
- page 305 : *«les soldats s'accroupirent auprès de leur fanal [...] cette lumière qui au fond de la salle marquait la place des condamnés.»*
- page 309 : *«le nouveau fanal, lui aussi, ne montrait que de longues formes confuses [...] et quelques reflets sur des yeux.»*
- page 310 : *«Comme naguère sur le mur blanc, le fanal projeta l'ombre maintenant très noire de Katow sur les grandes fenêtres nocturnes ; il marchait pesamment, d'une jambe sur l'autre, arrêté par ses blessures ; lorsque son balancement se rapprochait du fanal, la silhouette de sa tête se perdait au plafond. Toute l'obscurité de la salle était vivante et le suivait du regard pas à pas.» Chacun des prisonniers a le sentiment d'être attaché à cette ombre et de se dévoiler en manifestant sa solidarité.*

D'autre part, Malraux, toujours en créateur sensible au cinéma, indique constamment la bande-son, les impressions auditives étant également nombreuses, toujours porteuses de menace ou d'espoir. Un arrière-fond sonore obsédant ponctue lugubrement les grandes scènes :

- page 9 : *« Quatre ou cinq klaxons grincèrent à la fois. »*

- page 14 : « *Au-delà du fleuve une sirène emplît tout l'horizon.* »
- le piétinement de l'armée nationaliste.
- page 100 : « *les blessés [...] leur clameur répétée, constante, résonnait [...] rendue extraordinairement proche par l'éloignement des détonations, des sirènes, de tous les bruits de guerre perdus dans l'air morne. Un son lointain de ferrailles se rapprocha, les couvrit : le camion arrivait. Il avait été blindé pendant la nuit, fort mal ; toutes les plaques jouaient. Sur un coup de frein, le tintamarre cessa, et on entendit de nouveau les cris.* »
- page 149 : « *Dans la solitude de la rue, le fracas étouffé d'une auto lointaine se perdit avec le vent.* »
- page 153 : « *Le port dormait [...] pas de sirènes, rien que le constant ressac de l'eau contre les berges et les pilotis.* »
- page 158 : « *Il retrouva la paix nocturne. Pas une sirène, rien que le bruit de l'eau.* »
- page 163 : « *Ah ! ah ! ah ! dit Clappique, montant la gamme. Comme un écho, la trompe d'une auto, dehors, sonna en arpège.* »
- page 227 : « *Des coups de feu au loin.* »
- page 244 : « *Pourtant, des salves, au loin.* »
- page 248 : « *Une salve crépita au loin.* »
- page 290 : « *Des coups de feu un peu partout.* »
- page 297 : « *un sifflement monta, domina murmures et gémissements : celui d'une locomotive.* »
- page 298 : « *de très loin, le sifflet de la locomotive retentit, plus assourdi.* »
- page 305 : « *Comme pour répondre à sa pensée, pour la troisième fois, le sifflet lointain parvint jusqu'à la salle.* »

On peut aussi remarquer (page 84) le réalisme de la conversation téléphonique à reconstituer.

Le dialogue a beaucoup de place dans le roman, et le même souci de réalisme conduit Malraux à rendre avec beaucoup de soin les particularités du langage de chacun des personnages, les entendant plus qu'il ne les voit, accordant autant d'importance à la manière de dire qu'à ce qui est dit :

- la diction chinoise de Tchen (« *ong* », page 60 - elle est définie pages 61-62, 149, 151, 166, 167) ;
- la diction russe de Katow (pages 20, 22, 42, 43, 56, 77, 127, 128, 203-204, 205, 208) ;
- la diction saccadée et le langage précieux de Clappique (pages 30, 31, 32, 33 [ses archaïsmes], 55, 161-162-163, 194, « *caquetusse* » 188, « *sols* » 189, 238, 295) ;
- le langage hargneux et grossier d'Hemmelrich (page 209) ;
- l'accent et le lexique belges de la servante du bordel (« *pouis* », « *septante-cinq* », page 246) ;
- le langage bref et énergique de Martial ;
- l'insistance sur les dièses par l'officier de Chang-Kaï-Shek (pages 108-109) ;
- les représentants et leurs caramels : « *Chans dloute* » (page 324).

La langue parlée envahit même la narration : « *Il faudrait emballer le petit, qu'ils croient que c'est du linge.* » (page 292).

On a vu que le monologue intérieur est présent dès la première page ; il réapparaît :

- page 11 : « *Toucher ce corps...* » (page 11) et toutes les phrases nominales du passage ;
- page 14 : « *le meurtre ne change donc rien* » ;
- page 57 : dans le monologue intérieur de Kyo, on remarque les procédés qui permettent de varier le style du monologue intérieur et d'en marquer les articulations : guillemets, points de suspension, style indirect) ;
- page 76 : le capitaine du Shantung ;
- page 94 : Tchen ;
- page 95 : la pensée fugitive ;
- page 98 ;
- page 104 où se fait un passage insensible au récit objectif à partir de « *Tchen le regarda...* », puis un recours au style indirect : « *Il était brave.* », au style direct : « *Est-ce que le sang même est vain?* » ;
- page 135 ;
- pages 170-172 : on trouve à la fois le monologue intérieur de Tchen et celui du marchand qui se superposent au dialogue ;
- page 290 : Clappique ;

- page 294 ;
- pages 319-325 : les parenthèses de Ferral.

On peut penser que ces procédés sont ceux du « roman américain ». En fait, Malraux s'en distingue très nettement, car il ne se contente pas d'un enregistrement des apparences, des actes et des paroles ; il est, avant tout, nourri par une longue tradition de littérature psychologique. Ainsi, même quand il peint des actes, son langage ne cesse pas d'impliquer un contenu psychologique précis et préalable.

D'ailleurs, au-delà de la sobriété et du réalisme, la langue se fait classique par :

- l'emploi de l'imparfait du subjonctif : « *Il ne croyait guère que les souvenirs permissent de comprendre les hommes* » (page 65) - « *Il fallait que la Révolution accouchât ou mourût* » (page 148) ;
- l'allongement de la phrase ;
- l'élargissement de la description ou du récit qui atteignent le ton épique (attaque du train blindé et rumeur de l'armée révolutionnaire qui approche, tableau du préau d'école où les insurgés prisonniers attendent la mort, etc)
- ou le ton tragique (voix grave et chaleureuse du chœur antique : dans les passages où le destin de quelques-uns incarne l'universel, la prose de Malraux, lyrique, incantatoire, marquée par des constructions nominales, des cadences régulières, des métaphores filées, s'apparente au vers libre : « *Mort saturée de ce chevrottement fraternel, assemblée de vaincus où des multitudes reconnaîtraient leurs martyrs, légende sanglante dont se font les légendes dorées ! Comment, déjà regardé par la mort, ne pas entendre ce murmure de sacrifice humain qui lui criait que le cœur viril des hommes est un refuge à morts qui vaut bien l'esprit?*») presque partout présent à quelque degré, car l'auteur requiert presque partout notre participation. On trouve cet accent dans :
 - des expressions comme « *le peuple de l'ulcère* » (page 24) ;
 - dans la qualité poétique du récit de la mort de Tchen (pages 233-236) où le fantastique et la violence tiennent beaucoup de place ;
 - dans le récit de la mort de Kyo (pages 302-304) ;
 - dans le récit de la mort de Katow (page 310) ;
- ou le ton de l'évasion lyrique qui détend le roman, de place en place par l'apaisement de l'imagination visuelle et cosmique (la nuit lunaire, le bouillonnement des étoiles [page 13], la présence du cosmos et de son indifférence géologique [page 244], la haute navigation des nuages dans le ciel japonais [page 336]).

Ainsi, Malraux peut apparaître comme un romancier-poète qui recourt aux images auxquelles il donne toujours une destination précise :

On trouve dans « *La condition humaine* » de nombreuses comparaisons qui sont souvent étonnantes :

- « *Ce pied vivait comme un animal endormi* » (page 10) ;
- « *La nuit bouillonnait comme une énorme fumée noire pleine d'étincelles* » (page 13) ;
- « *contemplant la rue comme un aveugle guéri regarde, comme un affamé mange* » (page 14) ;
- « *Tchen arraché à sa solitude comme une plante que l'on tire de la terre où ses racines les plus fines la retiennent encore* » (page 18) ;
- « *Tranquille, elle se chauffait comme un chat à la chaleur de sa demi-ivresse* » (page 34) ;
- « *Kyo avait la ville dans sa peau, avec ses points faibles comme des blessures* » (page 43) ;
- la décomposition du sentiment entre Kyo et May est rendue par une série de comparaisons expressives : « *Cet amour souvent crispé qui les unissait comme un enfant malade ; si elle mourait, il servirait sa cause avec désespoir comme un mort lui-même ; ce visage enseveli au fond de leur vie commune comme dans la brume, comme dans la terre ; il lui semblait voir mourir May [...] comme un nuage qui se résorbe.* » (page 51) ;
- « *la solitude immuable derrière la multitude mortelle comme la grande nuit primitive derrière cette nuit dense et basse* » (page 57) ;
- « *une chaleur [...] comme d'une joue contre une joue* » (page 58) ;

- « *Tchen entrain dans la vie terroriste comme dans une prison* » (page 65) ;
- « *la famine faisait mourir comme une peste lente* » (page 68) ;
- « *leur séparation comme celle des amis qu'on étreint en rêve et qui sont morts depuis des années* » (page 70) ;
- « *la photo tiède comme une main* » (page 70) ;
- « *l'angoisse et l'obsession de la mort [...] s'éveillaient comme des chiens anxieux qui s'agitent à la fin du sommeil* » (page 70) ;
- « *les faisceaux des projecteurs [...] se croisaient comme des sabres* » (page 73) ;
- « *le vapeur [...] comme un vaisseau fantôme* » (page 75) ;
- « *Comme un cheval de course en dépasse un autre de la tête, du col, du poitrail, la foule "remontait" l'auto* » (page 80) ;
- « *Ferral, né dans la République comme dans une réunion de famille* » (page 85) ;
- « *Silence [...] comme celui d'une forêt saturée d'insectes* » (page 90) ;
- « *Deux sirènes [...] le cri [...] comme si quelque animal énorme* » (page 90) ;
- « *comme après un tonnerre prolongé le déchirement vertical de la foudre [...] un tumulte emplit d'un coup la rue* » (page 91) ;
- « *comme si le ciel eût participé à l'insurrection* » (page 93) ;
- « *deux étaient tombés [...] comme des lapins boulés* » (page 96) ;
- « *des gémissements [...] comme des jappements* » (page 97) ;
- « *la fumée [...] comme une fatalité visible* » (page 97) ;
- « *Tchen soufflait, comme s'il fût sorti de l'eau au milieu du vent* » (page 100) ;
- « *la fumée [...] ordonnée comme les cris* » (page 101) ;
- « *Un hurlement guttural de femme qui accouche* » (page 103) ;
- les troupes révolutionnaires, « *comme un chasse-neige* » (page 116) ;
- « *l'âme de cette foule l'avait abandonnée comme la pensée des dormeurs qui rêvent* » (page 118) ;
- « *Le canon sortait de la tourelle comme un télescope d'un observatoire* » (page 123) ;
- « *il sentait la rupture possible comme il eût senti la menace de la crise chez un ami épileptique* » (page 130) ;
- « *le train [...] s'arracher de ses rails comme si la rage désespérée des hommes qu'il abritait eût passé dans cette armure prisonnière* » (page 131) ;
- « *Vologuine, gras plutôt comme une femme mûre que comme un homme* » (page 136) ;
- « *Vologuine [...] une intensité fixe semblable à celle d'un somnambule* » (page 137) ;
- « *les discours de Lénine, ces spirales opiniâtres* » (page 138) ;
- « *La propagande communiste avait atteint les masses comme une inondation* » (page 147) ;
- « *Kyo [...] se sentit près de lui comme dans une chambre fermée* » (page 149) ;
- « *on les nourrit comme des coqs en pâte* » (page 155) ;
- « *comme les personnages d'ivoire qui épousent la courbe des défenses* » (page 157) ;
- les coolies qui « *dormaient en des attitudes de pestiférés* » (page 158) ;
- « *Peut-être Tchen est-il un éphémère qui sécrète sa propre lumière, celle à laquelle il va se détruire* » (page 158) ;
- « *cette phrase de pêcheur qui croit sentir le poisson* » (page 168) ;
- « *Le marchandage est une collaboration, comme l'amour* » (page 173) ;
- « *Je me fais l'effet d'un bec de gaz sur quoi tout ce qu'il y a de libre dans le monde vient pisser* » (page 209) ;
- « *ces poussées de l'économie mondiale qui commençaient comme des offrandes et finissaient comme des coups de tête dans le ventre* » (page 214) ;
- « *l'aveu de soumission de ce visage possédé, comme une main plaquée sur ses yeux* » (page 214) ;
- « *Son orgueil appelait un orgueil ennemi comme le joueur passionné appelle un autre joueur pour le combattre* » (page 215) ;
- « *Elle l'avait atteint à son point le plus sensible, comme si elle lui eût crevé les yeux pendant son sommeil* » (page 216) ;
- « *Cette femme [...] elle n'était qu'un bandeau arraché* » (page 218) ;
- la fille qui a « *l'air d'une statuette Tang* » (page 231) ;

- « *la joie [...] de laisser sur la grève, comme le corps d'un compagnon noyé, cet être...* » (page 231) ;
- « *C'est comme si on disait que les hommes se battent en duel pour devenir champions d'escrime* » (page 244) ;
- « *jambes croisées et bras collés au corps comme un insecte frileux* » (page 247) ;
- « *la joie [...] il la sentait gronder en lui comme un fleuve souterrain* » (page 254) ;
- Hemmelrich avançait « *comme un haleur vers un pays confus dont il savait seulement qu'on y tuait* » (page 255) ;
- « *Comme les sociétés d'insectes, le vaste couloir vivait d'une vie au sens confus* » (page 255) ;
- « *elle appelait l'attention comme le tabernacle dans une église* » (page 256) ;
- « *les barbelés [...] rayaient [...] comme les craquelures d'une faïence* » (page 273) ;
- « *l'écraser ainsi qu'un couvercle de cercueil* » (page 274) ;
- « *il secouait ce corps sauveur comme s'il lui eût fait danser la couverte* » (page 276) ;
- « *des hommes, comme des vers* » (page 280) ;
- « *comme les crustacés et les insectes colossaux des rêves de son enfance* » (page 282) ;
- « *les gémissements se croisaient comme des rats* » (page 298) ;
- « *elle se crispa comme un animal* » (page 307) ;
- « *Le silence retomba comme une trappe* » (page 310) ;
- « *penser à la mort [...] comme à quelque paralytique* » (page 313) ;
- « *les hommes [...] comme les grains d'une moisson inconnue* » (page 336) ;
- l'action de Kyo demeurait « *incrustée comme les inscriptions des empires primitifs dans les gorges des fleuves* » (page 337).

Le talent du poète se déploie aussi en d'originales métaphores :

- « *les grandes ailes déchiquetées de Tchapéï et de Pootung* » (page 25) ;
- « *les énormes ganglions du centre* » (page 25) ;
- le baron de Clappique : « *un polichinelle maigre et sans bosse* » (page 29) ;
- « *sa vie lézardée devait s'effondrer* » (page 87) ;
- « *La Société de Travaux publics [...] reine de ce peuple d'efforts [...] mère ou sage-femme de presque toutes ces sociétés soeurs occupées à vivre de profitables incestes* » (page 88) ;
- Ferral veut « *déposer ses millions en escalier pour y monter et surveiller Paris* » (page 88) ;
- « *une bousculade d'aveugles épouvantés* » (pages 105-106) ;
- « *Coeur vivant de la Chine, Shanghai palpitait [...] les vaisseaux sanguins confluaient comme les canaux vers la ville* » (page 116) ;
- Valérie, perdant conscience dans l'abandon à la sensualité, se trouve « *loin d'une grève où elle savait que serait rejetée tout à l'heure, avec elle-même, la résolution de ne pas lui pardonner* » (page 121) ;
- « *la bourgeoisie ne paiera pas pour rien : il faudra qu'il lui rende sa monnaie en communistes zigouillés* » (page 129) ;
- le train blindé, « *cet énorme sous-marin qui ne remonterait jamais* » (page 131) ;
- « *les paillotes [...] avec leurs silhouettes de purgatoire* » (page 147) ;
- « *Je n'aime pas que les femmes que j'aime soient baisées par les autres* » (152) ;
- « *j'ai encore quelques épaves* » (page 164) ;
- « *ses lèvres de velours gélatineux* » (page 173) ;
- « *remplacer par un anneau de nickel l'anneau d'or qu'il lui a rivé dans le nez* » (page 183) ;
- « *la plus belle femme du monde, nue, excitée, mais avec une ceinture de chasteté* » (page 189) ;
- « *ces mains de brouillard* » (page 262) ;
- « *cette masse [...] énorme insecte* » (page 273) ;
- « *tous ces frères dans l'ordre mendiant de la révolution* » (page 301) ;
- « *Œdipe aveugle* » (page 326).

Souvent, l'être humain est représenté comme un animal :

- « *Ils réfléchissaient, le cou rentré, cormorans écrasés par la pensée* » (page 92) ;
- « *deux étaient tombés [...] les genoux à la poitrine, comme des lapins boulés* » (page 96) ;

- « *son visage de chouette aux yeux minces* » (page 105) ;
- « *Liou-Ti-Yu [...] une énergique vieille grenouille* » (page 111) ;
- « *foule en mouvement, millions de poissons sous le tremblement d'une eau noire* » (page 118) ;
- « *un amour de chien aveugle et martyrisé* » (page 181) ;
- « *les camarades arrivaient, informes dans le brouillard comme des poissons dans l'eau trouble* » (page 257) ;
- un homme âgé est « *un vieux chat blanc* » (page 280) ;
- « *des hommes comme des vers* » (page 280) ;
- « *Ces êtres obscurs qui grouillaient derrière les barreaux, inquiétants comme les crustacés et les insectes colossaux des rêves de son enfance* » (page 282) ;
- « *Le ministre [...] comme un grand ara blanc, immobile et amer parmi les oiseaux* » (page 324).

Les êtres humains sont, en particulier, comparés à des insectes :

- « *les terroristes [...] insectes meurtriers, ils vivaient de leur lien à un étroit guêpier* » (page 152) ;
- « *Tchen est-il un éphémère qui sécrète sa propre lumière?* » (page 158) ;
- « *Clappique [...] insecte frileux* » (page 247) ;
- « *Comme les sociétés d'insectes, le vaste couloir vivait d'une vie au sens confus mais au mouvement clair* » (page 255) ;
- « *il semblait à Hemmelrich que ce monstrueux insecte...* » (page 274) ;
- « *le monstre composé d'ours et d'araignée* » (274).

Des symboles apparaissent quand est évoqué le symbolisme de la peinture tibétaine et quand, à la fin, la contemplation passive de Gisors est symbolisée par le vent.

On trouve aussi :

- des correspondances : « *une sirène emplit tout l'horizon* » (page 14) ;
- des personnifications : « *une tache sombre [...] grandit comme un être vivant* » (page 13) - « *ce Shan-Tung [un bateau] qui dormait d'un œil* » (page 24) - « *le jazz était à bout de nerfs* » (page 28) - « *une préoccupation qui [...] avait rôdé [...] s'épanouissait en une confuse fatigue* » (page 31) - « *l'insurrection vivante dans tant de cerveaux* » (page 47) - « *l'arbre qui a caché ses feuilles dans son tronc pendant le jour et qui les sort cette nuit pendant qu'on ne le voit pas* » (page 52) - « *des gémissements entrèrent dans le couloir avec la fumée* » (page 96) - « *la fumée qui continuait au-dessus de la souffrance sa courbe indifférente* » (page 97) - « *l'air frémissant qui semblait attendre lui aussi le canon* » (page 125) - « *Le train même entra dans une transe furieuse* » (page 131) - « *cette armure prisonnière et qui se débattait elle aussi* » (page 131) - « *la Révolution [...] Il s'agit de l'accoucher* » (page 139) - « *la délégation veillait de toutes ses fenêtres illuminées* » (page 147) - « *la Révolution avait poussé sa grossesse à son terme : il fallait maintenant qu'elle accouchât ou qu'elle mourût* » (page 148) - « *des songes qui nous étreignent* » (page 174) - « *une épargne qui pense* » (page 213) - « *Toute l'obscurité de la salle était vivante* » (page 310) - « *l'univers dont le coeur battant quelque part là-haut* » (page 336).
- des oxymorons : « *hercule paterne* » (page 80) - « *épervier bonasse* » (page 176) - « *euphorie accablée* » (page 255)
- des hypallages : « *smoking cahotant* » (page 56) - « *ciel inquiet* » (page 91) - « *féroce silence* » (page 103) - « *souliers bien-pensants* » (182) - « *boutonnière dédaigneuse* » (page 319) ;
- des accumulations : « *Les paysans communistes prendraient les terres, les ouvriers communistes exigeraient un autre régime de travail, les soldats communistes ne combattraient plus que sachant pourquoi* » (page 148) ;
- des hyperboles : « *les deux turlupins qui s'en démettaient les reins* » (page 32) ;
- des jeux de mots : « *ivre-noble* » (page 33) - « *le piquait une mouche napoléonienne* » (page 316).

Malraux prête son intelligence et sa culture à plusieurs de ses personnages, comme le lui a fait remarquer Gide : « Il n'y a pas d'imbéciles dans vos œuvres ». Si, comme on vient de le voir, les images jaillissent parfois, en général, il préfère les mots abstraits, son vocabulaire étant celui de la

littérature, de la sociologie, de l'économie, de la politique, de la psychologie, de la philosophie, etc.. Il suffit, pour s'en rendre compte, de se référer aux notes explicatives qu'il a fallu donner au fil du texte.

Un discours perpétuel se mêle au récit et l'éclaire, selon cette caractéristique du roman moderne qui fait du commentaire de l'action, plus que l'action elle-même, le sujet de l'œuvre (voir pages 228-229, le contraste entre le style rapide et banal du début qui concerne les faits, et le style ample et éloquent de la deuxième partie qui expose les idées). Surtout, dans les passages signalés où Malraux expose sa position conceptuelle, le discours se développe dans un dialogue qui prend toute la place : rien ne distrait le lecteur de l'affrontement des idées.

La pensée des personnages ou de l'auteur se concentre souvent dans des maximes oratoires et parfois emphatiques :

- « *Ce qu'un homme a de plus profond est rarement ce par quoi on peut le faire immédiatement agir.* » (pages 44-45) ;
- « *La souffrance ne peut avoir de sens que quand elle ne mène pas à la mort, et elle y mène presque toujours.* » (pages 49-50) ;
- « *Ne serait-on jamais jaloux que de ce qu'on suppose que suppose l'autre?* » (page 54) ;
- « *On n'oublie pas ce qu'on veut* » (page 54) ;
- « *On ne possède d'un être que ce qu'on change en lui* » (page 57) ;
- « *L'homme se sépare de sa nation de façon nationale* » (page 62) ;
- « *Il ne croyait guère que les souvenirs permissent de comprendre les hommes* » (page 65) ;
- « *Il y a en tout être un paranoïaque* » (page 70) ;
- « *Une minorité comporte encore une majorité d'imbéciles* » (page 81) ;
- « *Il aimait les animaux comme tous ceux dont l'orgueil est trop grand pour s'accommoder des hommes* » (page 118) ;
- « *Il y a dans le marxisme le sens d'une fatalité, et l'exaltation d'une volonté* » (page 139) ;
- « *Le nombre n'est rien dans une démocratie contre l'appareil dirigeant* » (page 145) ;
- « *On trouve toujours l'épouvante en soi. Il suffit de chercher assez profond.* » (page 151) ;
- « *Ceux qui ont manqué leur suicide le tentent rarement à nouveau* » (page 177) ;
- « *Les blessures du plus profond amour suffisent à faire une assez belle haine* » (page 201) ;
- « *On admire plus facilement, plus totalement, d'un sexe à l'autre* » (page 214) ;
- « *On ne connaît jamais un être, mais on cesse parfois de sentir qu'on l'ignore* » (page 226) ;
- « *Connaître par l'intelligence, c'est la tentation vaine de se passer du temps* » (page 226) ;
- « *Au-dessous des attitudes de tout homme est un fond qui peut être touché, et penser à sa souffrance en laisse pressentir la nature* » (page 262) ;
- « *On peut tromper la vie longtemps, mais elle finit toujours par faire de nous ce pour quoi nous sommes faits* » (page 333).

L'idée éclate en formules qui sont insérées sur l'acte dont elle naît et sur l'état de sensibilité profonde qui la pousse (chez Hemmelrich : « *c'était tout ce qui avait étouffé sa vie de tous les jours, qui revenait là pour l'écraser d'un coup* » [page 274]) avec parfois une brièveté qui va jusqu'à l'obscurité (« *Le cœur viril des hommes est un refuge à morts qui vaut bien l'esprit* » [page 304]).

Malraux est donc capable à la fois d'utiliser les moyens d'expression les mieux adaptés à la sensibilité moderne et de rester un écrivain classique.

Intérêt documentaire

“*La condition humaine*” donne un tableau de la Chine et surtout de la révolution chinoise. Mais celle-ci n'est elle-même que la conséquence de l'événement le plus important du début du siècle : la révolution russe et la prise du pouvoir par les communistes, Katow, le communiste russe, étant le personnage qui fait le lien entre les deux événements. Le communisme est opposé au capitalisme de Ferral, lui-même opposé au capitalisme des banquiers et du gouvernement. Donc, dans les deux camps, s'opposent la volonté et la fatalité. L'épisode d'Han-Kéou et celui de Paris permettent de constater que le communisme et le capitalisme fonctionnent de la même façon, que, dans le communisme (en U.R.S.S. et en Chine) comme dans le capitalisme, s'opposent volonté et fatalité.

Les révolution russes : La révolution de 1917 a été précédée par la révolution de 1905, révolution démocratique bourgeoise, qui a été particulièrement marquée à Odessa par la mutinerie du cuirassé "Potemkine" qu'a rendue célèbre le film d'Eisenstein. La mutinerie s'était étendue à la ville où les étudiants s'était livré à l'attaque -puérile- de la prison (page 19). Katow y avait participé et avait été condamné à cinq ans de bagne. Il s'était alors réfugié en Suisse de 1905 à 1912 (page 20), la Suisse étant, avant la Première Guerre mondiale, le refuge traditionnel des militants de gauche. En 1912, eut lieu son retour clandestin en Russie (page 20).

Puis il participa à la révolution d'octobre 1917, révolution socialiste qui, menée par Lénine, renversa le régime bourgeois et instaura la dictature du prolétariat en donnant tout le pouvoir aux soviets, les conseils de délégués ouvriers, paysans et soldats, qui allaient élire un Soviet de l'Union, un Soviet des nationalités, au-dessus desquels siégerait un Soviet Suprême (page 109). Mais, en avril 1917, quand Lénine revint de son exil en Suisse, ses thèses furent combattues par les socialistes révolutionnaires (page 127) moins radicaux que les marxistes révolutionnaires, eux-mêmes divisés en mencheviks (= minoritaires) (page 127) et en bolcheviks, les mencheviks étant opposés à la politique radicale des bolcheviks dirigés par Lénine. Il fut obligé de se réfugier en Finlande, pays qui était sous la domination russe depuis le début du XIXe siècle et à proximité de Saint-Petersbourg et où éclatèrent les premières insurrections qu'avait organisées Vologuine (page 136). Tandis que Lénine était l'organisateur politique de l'insurrection, Trotski en organisa la Garde rouge, formée d'ouvriers armés pour l'assaut du Palais d'Hiver. Une fois le pouvoir pris, fut créée la Tcheka (page 127), police politique de 1917 à 1922, ce qui explique que König puisse avoir senti fraternel un tchékiste qu'il interroge (page 289). Lénine en était le commissaire et se servit d'elle pour supprimer les propriétaires en Ukraine. Katow, qui était alors, au début de la révolution, encore socialiste révolutionnaire [page 127]) aurait voulu la justice, mais il reconnaît en 1927 que la fatalité s'imposait contre la volonté, que Lénine avait raison et que le mot d'ordre actuel est bon : « *étendre la Rév'lution, et ensuite l'approfondir* » (page 127). Ce à quoi Kyo lui répond : « *Mais il n'a jamais dit : Le pouvoir aux mencheviks !* » Pour Lénine, il s'agissait d'abord d'obtenir la fin de la guerre contre l'Allemagne et l'Autriche, d'où le mot d'ordre de la paix à faire avec l'Allemagne qui, d'ailleurs, l'avait envoyé en Russie pour qu'il y provoque des troubles, que le régime tsariste soit abattu et qu'elle soit ainsi débarrassée du front de l'est. Ce mot d'ordre a fait triompher les bolcheviks même si, en 1917, ils n'étaient pas nombreux. Mais, une fois la paix obtenue, les communistes durent combattre la réaction (page 197), mouvement d'idées, action qui s'oppose au progrès social, à la Révolution, et vise à rétablir des institutions antérieures. Ces forces contre-révolutionnaires, ces partisans de l'ancien régime, étaient appelés les blancs. Le général Youdenitch (page 142), un de leurs généraux, occupa les pays baltes, d'où le souvenir qui revient à Katow : « *Sur le front de Lithuanie, son bataillon avait été pris par les blancs* » (page 73). Inversement, König, Allemand qui avait été fait prisonnier et qui servait d'interprète dans un camp en Sibérie, a pu en sortir en servant dans l'armée blanche, chez Seménoff et a été pris par les rouges (page 266). Certains de ces gardes-blancs (page 26) vaincus en U.R.S.S. sont venus en Chine se mettre au service des seigneurs de la guerre et des gouvernementaux (pages 81, 93). En U.R.S.S., contre les blancs, Trotski organisa l'Armée rouge, (d'où l'idée, à Shanghaï, d'une nouvelle armée rouge [page 84]) qui imposa le communisme sur tout le territoire.

Par ailleurs, pour étendre le communisme dans d'autres pays, Lénine fonda en 1919 la IIIe Internationale ou Komintern (abréviation de "Kommounistitcheski Internatsional"). Cette Internationale communiste, formée sur le modèle des deux précédentes, la Première ayant été animée par Marx, fut une association de mouvements révolutionnaires de différents pays dominée par le parti communiste soviétique. Ainsi, elle est présente en Chine, son délégué, Borodine, ayant ses services à Han-Kéou, dont Vologuine et Possoz font partie. Elle devrait favoriser le succès du communisme en Chine. Mais déjà se précise la thèse de la construction du socialisme dans un seul pays à laquelle s'opposent Trotski et ses partisans, les trotskistes (page 138), « *l'Opposition russe* » (page 251) qui sont favorables à l'idée d'une révolution permanente (c'est-à-dire dans le monde entier et pas seulement en U.R.S.S.). Or, à la mort de Lénine, c'est le bureaucrate et autocrate Staline qui lui succède. Tenant de l'opportunisme (page 145), politique qui consiste à tirer parti des circonstances, à les utiliser au

mieux, en transigeant, au besoin, avec les principes, il démet Trotski de ses fonctions, l'exclut du parti, le déporte, l'expulse et, finalement, le fera assassiner au Mexique.

C'est donc d'abord en U.R.S.S. que s'est manifestée cette opposition entre le réalisme de la politique de l'État soviétique et l'idéal du marxisme dans le monde entier, l'opposition entre ce que l'on doit subir et ce que l'on veut faire, entre ce que Malraux appelle la volonté et la fatalité : « *Il y a dans le marxisme le sens d'une fatalité et l'exaltation d'une volonté. Chaque fois que la fatalité passe avant la volonté, je me méfie* », dit Kyo (page 139).

C'est ainsi que, « *dans toute la Chine, et à travers l'Ouest jusqu'à la moitié de l'Europe, des hommes hésitaient... déchirés par le même tourment entre leur discipline et le massacre des leurs.* » (page 159). D'une part, l'U.R.S.S. a envoyé à Chang-Kaï-Shek le général de l'Armée Rouge, Galen, et des instructeurs, mais ils sont tenus prisonniers et seront torturés s'il est tué (page 143) ; d'autre part, elle demande aux communistes de Shanghai de lui remettre leurs armes, ce que Kyo et Tchen refusent de faire, tandis que le Russe Katow, communiste orthodoxe, l'accepte. En fait, socialiste révolutionnaire au début, il est devenu communiste orthodoxe après être passé, souvenir qui le gêne (page 209), dans un camp de travail en Sibérie parce que Staline écrasait tous les opposants.

Par ailleurs, Staline soumettait l'agriculture à une collectivisation complète, d'où l'allusion aux « *sovkhozes* » : fermes pilotes appartenant à l'État ; en fait, il faudrait plutôt parler de kolkhozes, exploitations agricoles collectives dans lesquelles la terre, les bâtiments, le matériel et une partie du bétail sont mis en commun (page 146).

Staline lançait aussi le premier plan quinquennal qui, préparé à partir de 1927, entra en vigueur en octobre 1928 et fut caractérisé par la disparition progressive du secteur privé, le financement par l'État de l'industrialisation : c'est ce qui est annoncé page 331 où il est indiqué que le but est de « *transformer en cinq ans toute l'U.R.S.S., d'en faire une des premières puissances industrielles d'Europe, puis de rattraper et de dépasser l'Amérique* », tout ceci grâce au « *travail à poigne de guerre déchaîné sur toute la terre russe* » (page 334) car c'est dans une urgence et une dureté semblables à celles qu'exige une guerre que s'organise le travail en U.R.S.S..

May veut essayer de servir dans les sections d'agitatrices qui soutiendront le moral des ouvriers, déjà endoctrinés par ces machines à fabriquer la vérité qui tournent aussi à Han-Kéou : elles servent à diffuser la propagande et il y a peut-être là une allusion moqueuse au journal officiel soviétique, la « Pravda », dont le nom signifie « la vérité ».

Ainsi, Malraux a bien montré que dans le marxisme s'opposaient, d'une part, la doctrine, la prudence politique, l'attitude défensive, l'opportunisme, le souci d'efficacité, la tactique, et, d'autre part, la volonté de libération, la pureté révolutionnaire, l'attitude offensive, comme le signale Gisors dans une phrase qui scandalisait Trotski : « *Le marxisme n'est pas une doctrine mais une volonté* » (page 69) (répété par Kyo [page 139] et Gisors [page 332]). Le destin réapparaît donc dans le marxisme qui se voulait pourtant un socialisme scientifique. Il a subi, lui aussi, cette corruption signalée par Péguy : « *Tout commence par de la mystique et tout finit par de la politique* ».

Et ce qui s'est passé en U.R.S.S. va se reproduire en Chine.

La Chine : La révolution que Kyo et ses amis tentent à Shanghai vient essayer de remuer une vieille Chine dont le tableau n'est guère exploité par Malraux. Au contraire d'un romancier réaliste ou romantique qui aurait insisté sur les aspects pittoresques, volontairement, il s'en dispense. Échappe-t-il à l'ethnocentrisme qu'il dénonce page 110? On peut tout de même relever des allusions à :

- la géographie (topographie de Shanghai, distance entre Shanghai et Han-Keou) ;
- la variété ethnique et linguistique (le pékinois [page 15], les traits mongols [page 15], les troupes mandchoues [page 250]) ;
- l'Histoire (mandarins de la Compagnie des Indes [page 58], le vieux Chinois traditionaliste, la Chine d'autrefois, les squelettes en robes brodées [page 59]) ;
- la religion (la religiosité chinoise, le mysticisme des Chinois, le taoïsme populaire (analogue au shintoïsme japonais qui divinise les ancêtres, d'où le fait que le Japonais qui se tue risque de devenir un dieu, ce qui est, pour Tchen, « *le commencement de la saloperie* » (page 184), la croyance aux génies (page 13), la puissance des démons de la mythologie chinoise (page 40), les peintures taoïstes (page 261), le fond superstitieux qui explique les génies (page 13), les toits à cornes (page

41), les bronzes à sacrifices (page 59), les renards (page 171), la croyance à la métempsycose (page 261) ; le bouddhisme (« *les temps bouddhiques* » [page 234], les « *vies antérieures* » (page 332), la pagode (page 134), le bonze (page 72), la patience des bouddhistes (page 45) qui atteignent la tranquillité complète de l'âme par l'immobilité physique et l'extinction des désirs ; le confucianisme (page 66), le culte des ancêtres (page 184) ;

- l'art : « *la civilisation de suggestion de la Chine* » (page 70) ;
- la littérature (la pièce fameuse récitée par Lou [page 302]) ;
- les mœurs : les pancartes verticales couvertes de caractères dorés (page 233), les graines de tournesol qui sont mâchées (pages 17, 257), le mah-jong, le bourreau (page 29), l'accroupissement à la chinoise (page 183), le tableau paisible (page 134), « *le grand silence de la nuit chinoise* » (page 122), « *les brefs glapissements chinois* » (page 149), (les formules rituelles d'Asie [page 321], le marchandage chinois [page 155], la corruption des fonctionnaires [page 157], les formules de politesse [page 171], l'usage de consulter les amis [page 115], le bon sens chinois qui consiste à envoyer un parlementaire [page 95], le recours à des « *trucs* » [page 110], le souci de ne jamais montrer « *la méfiance sur le visage* » [page 112]), l'importance de la famille (« *le cousinage chinois* » [page 113]) ; la situation de la femme (le recours généralisé aux prostituées [page 62], le mariage en Chine, « *le palanquin du mariage* » [page 48]) ;
- le vêtement (les socques [page 126]) ;
- les moyens de transport (dans les rues [page 80], sur le fleuve : les jonques [page 30], les sampans [page 133]) ;
- la multitude de travailleurs (« *les deux cent mille ouvriers des filatures, la foule écrasante des coolies* » [page 59], « *les manoeuvres et les coolies-pousse* » [page 68], la foule en perpétuel exode, « *le bouillonnement millénaire que soulèvent devant elles les invasions* » [pages 86-87]). Les prolétaires de Shanghai, pour qui la révolution est faite, qui y ont participé, demeurent des ombres : on rencontre à peine cet acteur inconscient et multiple de toute révolution qu'est le peuple.

En fait, la vieille Chine avait commencé à bouger avant l'insurrection.

La Chine avant l'insurrection : Depuis la fin du XIXe siècle, la Chine était en effervescence. Au début du XXe siècle, le Sud, traditionnellement nationaliste, se révolta à la fois contre la dynastie mandchoue, qui régnait à Pékin depuis 1644, et contre les puissances occidentales qui avaient profité de la faiblesse de l'Empire pour lui imposer des traités inégaux qui en faisait un immense marché ouvert à leur commerce : traités de Nankin (1842) avec l'Angleterre et de Whampoo (1844) avec la France et les États-Unis, aggravés sous la pression des armées franco-britanniques par les traités de Tien-Tsin (1858-1860), tandis qu'à la fin du siècle l'Allemagne, la Russie, le Japon, se joignirent aux autres puissances pour obtenir des avantages économiques et territoriaux. Elles s'établirent dans des concessions qui leur avaient été laissées à Shanghai en particulier, à l'entrée desquelles on pouvait lire : « No dog, no Chinese ». On peut donc considérer qu'un véritable colonialisme européen s'y manifestait.

Cette révolte s'ordonna et s'amplifia sous l'action d'une forte personnalité : Sun-Yat-Sen, nationaliste et démocrate, qui fonda vers 1920 le Kuomintang (parti nationaliste du peuple). En 1911, le Kuomintang passa à l'action, et la dynastie mandchoue fut renversée dès 1912 (ce qu'on voit dans le film de Bertolucci, « *Le dernier empereur* »). Sun-Yat-Sen, cependant, ne parvint pas à fonder une république chinoise unie. Lorsqu'il mourut, en 1925, le Nord demeurait entre les mains de puissants aventuriers qui se partageaient le pays et se battaient entre eux et que l'Occident continuait de reconnaître et d'appuyer (tels Tchang-Tso-Lin qui occupe la Mandchourie puis Pékin, et Wou-Péï-Fou qui, à partir de 1925, tient la région du Yang-Tsé moyen). Ce sont eux que Malraux désigne sous le nom de « *gouvernementaux* ».

Cependant, après la Première Guerre mondiale et la Révolution d'Octobre en Russie, apparut un nouvel acteur : le parti communiste chinois, qui tint son premier congrès en 1921, et Sun-Yat-Sen, sans être lui-même marxiste, se rapprocha de l'U.R.S.S. qui lui apportait son appui. En 1923, arriva de Moscou une mission soviétique dirigée par Borodine qui collabora avec un des seconds de Sun-Yat-Sen, le général Chang-Kaï-Shek, pour former les cadres militaires de l'armée nationaliste à

l'École des Cadets de Whampoo, près de Canton. Les communistes s'organisèrent et furent admis au sein du Kuomintang qui fonda à Canton un gouvernement national chinois.

Après la mort de Sun-Yat-Sen, le Kuomintang fut dominé par la personnalité de Chang-Kaï-Shek qui, en qualité de général en chef, partit en 1926 de la base de Canton pour réduire les généraux nordistes. Son armée connut de rapides succès. En septembre, elle s'empara de Han-Kéou, important centre industriel sur le Yang-Tsé-Kiang moyen, où le gouvernement chinois se transporta. La concession britannique fut bientôt occupée et ses ressortissants expulsés. Mais de profondes divisions existaient chez les sudistes, en particulier entre Chang-Kaï-Shek et les communistes. Ceux-ci avaient l'avantage à Han-Kéou où le gouvernement national était dominé par une faction rivale de Chang-Kaï-Shek et favorable à la gauche et où siégeaient le comité central du parti communiste et la délégation de l'Internationale communiste. Mais de profondes divisions existaient chez les sudistes, en particulier entre Chang-Kaï-Shek et les communistes. Ceux-ci connaissaient un avantage à Han-Kéou où le gouvernement national était dominé par une faction rivale de Chang-Kaï-Shek et favorable à la gauche et où siégeaient le comité central du parti communiste et la délégation de l'Internationale communiste (voir note pour la page 123) ou Komintern (voir note pour la page 148). Han-Kéou était donc le centre de la gauche révolutionnaire, provisoirement alliée au Kuomintang. Leur opposition latente allait éclater à Shanghai en un épisode sanglant qui allait marquer la rupture de Chang-Kaï-Shek avec les communistes.

L'insurrection de Shanghai : Cette ville, bâtie sur le fleuve Houang-pou, à proximité de l'estuaire du Yang-Tsé, dans lequel il se jette, était devenue l'arsenal de la Chine et un des grands entrepôts du monde. Depuis le milieu du XIXe siècle, les concessions française et internationale, juxtaposées, y formaient une vaste cité occidentale au bord de la ville chinoise. Administrées par des municipalités européennes sous le contrôle des consuls, elles jouissaient de l'exterritorialité, donnaient asile à des réfugiés politiques, et c'est dans leur cadre cosmopolite que se nouaient des intrigues entre la vieille Chine et les puissances. À côté, la ville chinoise et ses immenses faubourgs industriels, tels Tchapéï et Pootung (page 25), abritait un prolétariat de plus de trois millions d'êtres, dont une grande partie travaillait aux manufactures d'armes et de tissus. La ville, en 1926, était dominée par le général Sun-Chuan-Fang, dont le pouvoir s'étendait sur tout le Nord du pays et qui était soutenu par les représentants des puissances occidentales, faisait face à une opposition révolutionnaire intense, organisée par d'importants syndicats, qu'appuyaient et qu'encadraient les militants communistes. En février 1927, alors que l'armée du Kuomintang s'était avancée à moins de cent kilomètres de la ville, les forces d'opposition se soulevèrent pour la libérer et lui en ouvrir l'accès. Entreprise prématurée car Chang-Kaï-Shek, peu désireux de donner cet avantage aux communistes, temporisa et laissa à Sun-Chuan-Fang le temps d'écraser l'émeute par ses exécutions massives. Dans les jours suivants, Sun-Chuan-Fang fut lui-même remplacé par un autre Nordiste, Chang-Tsung-Chang, qui s'empara de la ville.

Les insurgés, de leur côté, se ressaisirent. Le parti communiste envoya sur place un militant expérimenté, Chou-En-Laï. Né en 1898, d'un père professeur, il avait fait ses études à l'université de Nankin et au Japon. Arrêté en 1919 pour activités révolutionnaires, il s'était rendu en France en 1920 et y avait fondé une branche du parti communiste chinois. Il avait voyagé dans toute l'Europe puis était revenu en Chine où il avait été nommé secrétaire du Comité gouvernemental de Canton puis chef du département politique de l'École des Cadets de Whampoo, sous les ordres de Chang-Kaï-Shek. En 1927, il était donc à Shanghai où il réorganisa les forces syndicales, regroupa et arma ouvriers communistes et sympathisants. Puis, lorsque l'armée de Chang-Kaï-Shek fut aux portes de la ville, il déclencha une insurrection léniniste modèle qui, cette fois, réussit et maîtrisa la ville en vingt-quatre heures. Pourtant, le parti communiste, estimant les forces de la gauche insuffisantes, donna consigne aux insurgés de jouer l'entente avec Chang-Kaï-Shek ; il espérait qu'ainsi la révolution bénéficierait de son alliance jusqu'à ce qu'elle fût capable de le supplanter.

Mais Chang-Kaï-Shek, entré dans Shanghai, était décidé à une rupture qui, de toute façon, était inévitable car, si le but immédiat des communistes et de Chang-Kaï-Shek était le même : chasser les gouvernementaux, à plus longue échéance, leurs intentions étaient totalement opposées : l'un voulait établir une république nationaliste bourgeoise, les autres un régime collectiviste. Il rompit avec

l'insurrection dès qu'il la tint à sa merci et fit exécuter ses chefs avec l'appui de la bourgeoisie chinoise et des puissances européennes. Le parti communiste, bientôt chassé de Han-Kéou, dut entrer dans la clandestinité et se barricader dans les montagnes du Sud jusqu'à ce que Mao-Tsé-Toung, en 1934, entreprenne sa longue marche vers le nord.

Mais les Chinois s'étaient éveillés en sursaut d'un sommeil de trente siècles dont ils ne se rendormiraient pas. Après 1927, la lutte se poursuivit dans les immenses campagnes et Mao-Tsé-Toung, en 1934, entreprit sa longue marche vers le nord.

Le décalage entre la réalité et le roman : On peut le mesurer si l'on confronte le personnage de Kyo avec son répondant historique, Chou-En-Lai.

Tous deux sont de jeunes révolutionnaires professionnels, de milieu bourgeois et de haute culture, formés au contact de l'Europe et du Japon, décidés à convertir en action leur idéologie.

Mais Chou-En-Lai était de race purement chinoise tandis que Kyo, fils d'un professeur français et d'une Japonaise, est un métis qui apparaît, par l'ambivalence même de son sang, comme ce héros révolutionnaire complet qui porte souvent la parole de l'auteur.

Chou-En-Lai a réussi à s'échapper lors de la répression de Shanghai. Après la Seconde Guerre mondiale, il devint Premier ministre et ministre des Affaires étrangères de la République chinoise. Dans "*Antimémoires*", Malraux, rapportant la visite qu'il lui fit, nota seulement : « *Il sait comme moi qu'aux États-Unis on le tient pour l'original d'un de mes personnages de "La condition humaine"*. »

La troisième partie du roman, qui contient un exposé idéologique important pour Malraux, développe l'opposition entre Kyo et Tchen d'un côté et Vologuine et Possoz de l'autre, la vision asiatique des choses (la première partie) et la vision européenne (la deuxième partie du roman [pages 79-90]), entre l'insurrection de Shanghai et l'Internationale, entre les militants et l'appareil dirigeant (pour lequel « *le nombre n'est rien dans une démocratie* » [page 145]), entre la stratégie et la tactique (page 146), entre la volonté et la fatalité, entre la mystique et la politique.

L'Internationale, on l'a vu, est soumise à Moscou, aux intérêts de l'U.R.S.S., d'où les manœuvres de Moscou qui sacrifie Shanghai (page 85), la protestation de Kyo (page 125). Dans "*Antimémoires*", Malraux fit un rapprochement entre la révolution ininterrompue de Mao et la révolution permanente de Trotski.

C'est Vologuine qui, à Han-Kéou, est le représentant de cette attitude figée, et Malraux le rend déplaisant : son aspect féminin (page 136), le bureaucrate « *somnambule* » (page 137), son embourgeoisement (« *double menton* » [page 141], « *ses mains ecclésiastiques* » [page 142], « *son attitude de distraction paternelle* » [page 144]). Rouage de l'administration révolutionnaire, plein de lassitude, il n'a ou ne veut qu'avoir une conception bureaucratique des choses, il s'abandonne à une soumission passionnée (« *une ombre de passion* » [page 146]) qui est bien une soumission à Moscou (page 141). Ses arguments sont :

- la faiblesse actuelle des communistes et la certitude de leur échec en cas de conflit prématuré ;
- la possibilité d'agir par la propagande ;
- l'abandon à l'évolution naturelle de la situation ;
- la certitude du succès à long terme ;
- la nécessité donc de gagner du temps en cédant à Chang-Kai-Shek.

Une transition entre ces deux positions difficilement conciliables est cependant ménagée par les doutes de Vologuine qui se matérialisent, entre autres choses, par le fait qu'il laisse partir Tchen assassiné par Tchen (son attentat est un souvenir de la tentative d'assassinat au couteau de Paul Monin, à Saigon, en 1925), dont il favorise ainsi l'action terroriste (le terrorisme anarchiste et individuel étant réprouvé aussi par le marxisme-léninisme) et aussi par l'attitude de Possoz qui reprend les mêmes arguments (page 156) mais en montrant plus d'accablement (page 155), en donnant donc une note plus humaine.

Par cette politique défensive, suiviste vis-à-vis de Chang-Kai-Shek, les dirigeants de l'Internationale communiste condamnent les militants de Shanghai à se laisser vaincre et massacrer. Cette doctrine officielle du Parti communiste que Katow défend (page 127), est celle de l'efficacité révolutionnaire, de « *l'opportunisme* » (page 145), la conception stalinienne du socialisme dans un seul pays d'abord.

Kyo (qui définit bien les deux positions page 125 en protestant) défend une politique offensive, affirme l'exigence de la pureté révolutionnaire : la révolution tout de suite, totalement, sans combines ni réticences ; c'est la conception trotskiste de la révolution permanente (page 141).

Les révolutionnaires de Shanghai sont attachés à deux exigences à la fois essentielles et, dans l'univers du roman, contradictoires : d'une part, l'approfondissement et le développement de la révolution et, d'autre part, la discipline envers le parti et l'Internationale.

Cette divergence de vues politiques (l'une et l'autre évaluées à l'exemple de Lénine (pages 145-146) leur lutte (page 138), le souvenir de cette lutte [page 251]) traduit une opposition plus profonde, d'ordre moral, entre la fatalité et la volonté (page 139). Kyo n'adhère au communisme que dans la mesure où il exalte ce qu'il y a de meilleur en l'être humain.

Cependant, la volonté héroïque des insurgés, qui doutent en pleine action, même s'ils voudraient ne pas douter, et la lucidité fataliste des dirigeants, connaissent un sort égal à l'issue du livre : elles apparaissent comme deux moments nécessaires de la révolution. Peï, perverti par la machine soviétique (page 330), a adopté une conception religieuse. Et cette machine, May la rejoint mais « sans enthousiasme ».

Le capitalisme : Si "*La condition humaine*" présente encore une autre opposition : celle entre l'univers des révolutionnaires, tragique et pur, et celui de la bourgeoisie capitaliste incarné par l'homme d'affaires Ferral, elle montre aussi que le capitalisme lui-même est partagé.

En face du marxisme, il y a donc un autre système (celui même qui le suscite, contre lequel il lutte, qui serait sa « fatalité » ("*Antimémoires*") : le capitalisme. Mais il est soumis, lui aussi, à une lutte intense. Au capitalisme conquérant et aventurier de Ferral, expression de sa volonté de puissance, s'oppose le capitalisme prudent et mesquin des grandes compagnies européennes, « *le capitalisme moderne qui est beaucoup plus volonté d'organisation que de puissance* », selon Gisors (page 230). Une volonté se heurte là aussi à une fatalité.

Le capitalisme colonial, qui est le plus conquérant, le plus audacieux, apparaît dès la deuxième partie du roman (pages 79-90), mais Ferral ne s'y lance que pour donner carrière à sa volonté personnelle (page 114), à sa volonté de puissance, la colonisation n'étant, pour lui, qu'une exploitation qui doit faire sa gloire. Mais il est victime de « *l'effondrement des cours du caoutchouc* » (page 212, « *krach* »). Il peut être sauvé par le gouvernement français si Chang-Kaï-Shek triomphe du communisme. C'est pourquoi il lui faut agir directement sur la situation politique de Shanghai et même de la Chine (page 213), faire de Chang-Kaï-Shek son instrument (pages 86, 317).

Donc Ferral lui-même n'est qu'un rouage de la machine capitaliste où sa position est déjà menacée (page 212), d'autant plus qu'il fait cavalier seul : il ne fait partie d'aucune des « *familles* » : les deux cents familles, aristocratiques et bourgeoises, qui sont censées dominer la France politiquement et économiquement (page 224).

Surtout, il manque de lucidité sur sa situation au sein du capitalisme moderne dont il ne s'est pas rendu compte qu'il est devenu un capitalisme d'organisation et qu'il n'est plus un capitalisme conquérant, de risque (« *Nous avons suivi une politique du risque* » [page 329]). Sa volonté se heurte donc à la fatalité du capitalisme.

Il en est brutalement éliminé dans l'épisode parisien de la septième partie (pages 315-329) qui révèle les tractations qui se font entre les banques et l'État (pages 322-323), où interviennent les notions de créances (sommes d'argent prêtées et dont la restitution est attendue), d'actif (l'ensemble des biens ou droits qui appartiennent à une personne ou à une entreprise), de concern (même sens que consortium, groupement d'entreprises (le trust Mitsubishi, fondé en 1885 et groupant des banques, des entreprises de transport, de nombreuses usines d'automobiles et d'électronique, est encore une des plus importantes puissances économiques mondiales [page 317]), de conversion (remplacement d'une dette publique par une autre produisant un intérêt moindre [page 325]), de crédit consorsial (accordé par un consortium, un groupement de banques [page 326]), de dividendes (la nouvelle société retirera, des entreprises fondées par Ferral, des bénéfices et les répartira entre les actionnaires [page 328]). Il s'agit que le crédit ne soit pas atteint : la faillite du Consortium porterait atteinte à la confiance dans les banques qui lui ont prêté de l'argent ; la Banque de France, elle, n'est qu'une banque d'émission : elle produit la monnaie française (page 318). Il est bien montré que, dans

une démocratie bourgeoise, le gouvernement et ses institutions ne sont qu'au service du capitalisme, qui exploite la masse des travailleurs du pays, sinon des pays colonisés.

Ainsi, l'aspect politique de *“La condition humaine”* présente deux structures parallèles : fatalité du marxisme contre volonté de Kyo et fatalité du capitalisme contre volonté de Ferral et, paradoxalement, marxisme et capitalisme semblent d'accord pour régler le sort de Shangaï qui se joue, en effet, à Moscou et à Paris (collusion signalée dès la page 148 : « *Moscou et les capitales d'Occident pouvaient organiser là-bas dans la nuit leurs passions opposées et tenter d'en faire un monde* ») sur le dos de Kyo et de Ferral qui, quoique adversaires, sont très proches l'un de l'autre, avec cette différence essentielle que la volonté de Ferral est une volonté personnelle, égoïste, condamnée, celle de Kyo étant, au contraire, une volonté collective, qui va jusqu'au sacrifice, qui est pleine d'espoir. Le roman de Malraux n'est donc pas un simple reportage : il y manifesta une connaissance des grandes idéologies du XXe siècle, une réflexion sur leur valeur et un engagement net.

Intérêt psychologique

Malraux portait aux êtres une attention scrupuleuse et passionnée, mais affirmait : « *Le roman moderne est, à mes yeux, un moyen d'expression privilégié du tragique de l'homme non une élucidation de l'individu par l'étude de caractères réagissant pour leur propre compte dans l'aventure du bonheur et de la réussite.* » Il aurait donc pu mettre la foule au centre de son livre. Or, comme on l'a vu, elle est à peine présente (pages 79-80, 118). C'est que, si elle est l'acteur multiple de toute révolution, elle en est aussi l'acteur inconscient ; elle ne peut donc être un personnage.

Il reste que son roman est dominé par une polyphonie : celle des six personnages principaux qui, il faut le remarquer, sont tous des hommes. Bien que représentants d'attitudes, ils sont vivement caractérisés et acquièrent dans notre imagination un relief très ferme. Le seul trait qu'ils aient en commun est l'intelligence, la lucidité et la culture ; Gide a d'ailleurs dit à Malraux : « Il n'y a pas d'imbéciles dans vos romans ». Mais ils se différencient parce qu'ils représentent chacun un aspect de Malraux qui les habite tous, qui s'affronte donc à lui-même, parce qu'ils ont des nationalités diverses qui leur donnent un caractère d'universalité (Gisors et Clappique sont français, Kyo est un métis franco-japonais, May est allemande, Katow est russe, Hemmelrich est belge, Tchen est chinois), parce qu'ils appartiennent à diverses classes sociales (autre caractère d'universalité). Ils se différencient surtout par leur variété psychologique (opposition entre l'amour authentique de Kyo pour sa femme et celui égoïste et sensuel de Ferral pour sa maîtresse ; opposition entre la gravité du vieux Gisors et la bouffonnerie de Clappique).

Ils se différencient surtout dans la mesure où ils s'opposent et incarnent des vérités inconciliables. Ils appartiennent à des étapes différentes de la formation humaine ; il y a alors entre eux la distance qui sépare celui qui a subi l'épreuve et celui qui ne l'a pas encore subie : thème de la paternité charnelle et morale (Kyo et Gisors), de la paternité spirituelle (Tchen et le pasteur, Tchen et Gisors), l'épreuve étant la vie complètement vécue (Gisors délivré [page 332]). *“La condition humaine”* est le seul roman de Malraux dont les personnages soient tout à fait individualisés et vivants grâce aux caractéristiques dont il se sert pour les dessiner, soit extérieurement (accent de Katow, tics de langage de Clappique, etc.), soit psychologiquement (baiser manqué de Kyo à May, humour involontaire de Kyo devant König, etc.). L'exemple le plus émouvant de ce souci de vérité psychologique est, chez Katow, la faiblesse bien humaine qui se mêle à l'héroïsme lorsqu'il donne son cyanure et qui lui fait désirer que son sacrifice soit reconnu.

C'est à partir de deux critères qu'on peut les définir et les juger :

- leurs relations avec les femmes, leur attitude face à l'amour ; d'où la possibilité de définir et de classer selon un ordre de valeur les différents types de relations entre hommes et femmes dans le roman.

- leurs relations avec les autres hommes, leur attitude face à l'action. Elle est la dimension commune à tous les personnages de Malraux dont il a donné lui-même la définition suivante : « *un type de héros en qui s'unissent l'aptitude à l'action, la culture et la lucidité* ».

On peut donc classer dans un ordre progressif de valeur les conduites des six personnages principaux ou les répartir entre témoins de l'action, personnages actifs dont l'action est négative et personnages actifs dont l'action est positive.

Ce dernier critère permet de distinguer ceux qui ne sont que des témoins de l'action (Clappique et Gisors), ceux qui sont des hommes d'action mais dont l'action est condamnable (Ferral et Tchen) et les hommes d'action qui sont de véritables héros parce que leur action est valable : Kyo et Katow.

Les témoins de l'action des autres peuvent être des hommes de bonne volonté mais qui ont des valeurs qui ne sont pas authentiques et ne peuvent donc que se perdre toujours plus obstinément en eux-mêmes. Dans les difficultés, ils réagissent par la fuite, ils s'évadent dans la mythomanie et dans l'opium : ce sont Clappique et Gisors.

Le baron de *Clappique*, comme son nom et son allure (portrait, page 29) le suggèrent, est un personnage farfelu, un bouffon, un être superficiel dont chaque apparition fait résonner une note burlesque dans cette œuvre essentiellement tragique, mais sans provoquer de détente ni de changement de ton radicaux car il ne cesse d'être un bouffon tragique. C'est pourtant un personnage qui représente un aspect de la personnalité de Malraux, le premier qui se soit révélé. Dans *'Lunes en papier'* et dans *'Royaume farfelu'*, il avait représenté l'être humain qui vit dans l'imaginaire, l'artiste non conformiste, le pitre (on peut songer aux écrivains surréalistes, par exemple). Il s'agissait alors de se démarquer des gens qui prétendaient être les seuls révolutionnaires valables dans un monde où il n'y avait aucune place pour l'espoir. S'il est antiquaire (« *Il a été le premier antiquaire de Pékin* », page 45), s'il est finement cultivé (comme le prouvent ses propos des pages 29-35, 119-120, 161-163, 245 [« *Un Rubens mais pas parfait : elle doit être de Jordaens* », pense-t-il d'une « *servante blonde* »], 245, 261, 295), c'est qu'il représente ce qui a été d'abord la grande préoccupation de Malraux, celle à laquelle il est revenu, après le temps consacré à l'action et à la politique : l'art. Mais il se trouve à Shanghai et, entre les révolutionnaires d'une part et Chang-Kai-Shek et Ferral d'autre part, il fait plus ou moins figure de mouche du coche. Malraux, malgré sa sympathie pour lui, a impitoyablement mis en lumière le fait que son attitude détachée de la réalité peut être aussi bien utile que néfaste, voire fatale, aux révolutionnaires qui mènent le combat pour les valeurs authentiques. Clappique est, en effet, un mythomane (pages 44, 260), celui qui ne vit qu'en surface (page 192 - « *au fond de Clappique n'étaient ni la douleur ni la solitude, comme chez les autres hommes, mais la sensation* » [page 263]), dont les actes sont soumis au hasard (page 46), qui fuit la réalité dans l'imaginaire, qui se compose une voix et un personnage de polichinelle (page 258), dont la vie est vide, qui se construit une autre vie, plusieurs autres vies (« *Il avait parfois besoin de s'inventer des biographies complètes* » [page 247]), un univers romanesque dans les histoires qu'il raconte aux autres ou, mieux, qu'il se raconte à lui-même : « *son dieu inconnu* » [page 291] est l'image qu'il se fait de lui-même et qu'il tente d'imposer. Avec le brio d'un Frégoli, il est capable de changer instantanément de thème, de ton, de vocabulaire, conservant cependant les mêmes tics, les mêmes expressions (« *Pas un mot !* »). Il s'amuse à un cynisme désabusé. Ce comédien invétéré devait trouver dans le jeu l'activité gratuite qui lui convient, véritable allégorie de la vie : le jeu est « *le seul moyen qu'il eût jamais trouvé de se posséder lui-même* » [page 242]), moyen d'éluder la vraie vie. Dans le mensonge, le jeu, la farce, la relation sans conséquence avec une prostituée, il fuit surtout sa solitude (pages 257, 291, 293), sa propre angoisse, la peur de la mort, de sa propre mort. Obligé un moment d'envisager cette perspective, il est devant elle plus pathétiquement démuné que tout autre (pages 238, 244, 290) ; il essaie de l'éluder en la confondant dans une mort universelle (page 244, on trouve ce thème fréquent chez Malraux : la Terre vue comme un astre étranger, mort sous la lumière de la Lune, la vie humaine vue sur fond de mort, sur fond de néant). Il élude aussi la pensée de la mort en jouant la comédie. Mais, même la souffrance, même la peur, ne peuvent longtemps avoir prise sur un être aussi mobile (pages 258, 261). Aussi faut-il que ce mythomane et ce comédien, qui « *de quelque façon qu'il fût habillé avait l'air déguisé* », trouve dans l'invention d'un personnage le moyen d'échapper à la mort, d'obtenir par accident, la réussite la plus éclatante de sa vie (page 294), en faisant réellement une histoire, c'est-à-dire en la vivant, lui qui se contentait jusqu'alors de les

raconter. On peut se demander si, ainsi, Clappique n'est pas sur la voie de découvrir l'action, lui qui s'est cantonné jusqu'alors dans la fiction. Ce serait bien alors un premier état de l'auteur.

Gisors est un Français dont le nom est un vieux nom français (celui d'une vieille ville de Normandie) mais suggère aussi une idée d'immobilité. En effet, s'il fut, en tant que professeur de sociologie à l'Université de Pékin (page 44), par son enseignement, un des moteurs de la révolution, inculquant le marxisme (page 69), en particulier, à son fils, Kyo, et à Tchen, il est devenu complètement détaché de toute action. Intellectuel qui s'est contenté de propager des idées sans les mettre en application, il ne s'intéresse plus qu'aux êtres qu'il accueille et comprend avec beaucoup de finesse psychologique (page 225) parce qu'il est devenu victime de la faiblesse de l'âge (son laxisme, page 60), devenu plus indifférent, plus conservateur. Il n'est plus lié à la révolution que par attachement à son fils (page 69), homme d'action auquel il s'oppose car il n'est qu'homme de pensée. Surtout, il se réfugie dans la sécurité, la sérénité illusoire de la sagesse humaniste et de l'opium. C'est qu'il a cédé à la tentation de l'Orient et est ainsi devenu, paradoxalement, le représentant de la vieille culture chinoise, étrangère à toute violence, qu'elle soit révolutionnaire ou réactionnaire. Il collectionne l'art oriental (page 43), qui, comme l'indique son beau-frère, le peintre japonais Kama, s'oppose à l'individualisme, à l'égoïsme, de l'art occidental (pages 189-190). Si Gisors est allé peu à peu du marxisme au panthéisme passif de la culture chinoise, c'est qu'il a trouvé l'évasion qu'offre l'opium (il s'adonne non seulement à l'opium du peuple qu'est la religion, la spiritualité chinoise, mais à l'opium lui-même) qui endort, fait oublier l'angoisse de la mort (page 332), donne une béatitude artificielle (pages 70-7-72 [le paysage dont il se souvient devient un paysage intérieur]) 262, 311, 313-314). Comme tout drogué, Gisors justifie et généralise le recours à la drogue (« *Il faut toujours s'intoxiquer : ce pays à l'opium, l'Islam le haschich, l'Occident la femme...* » [page 228]). Ainsi, indifférent à l'action, Gisors l'est aussi à l'amour. Il reste enfermé dans sa solitude. La patience des intoxiqués deviendra chez lui celle des bouddhistes qui atteignent la tranquillité complète par l'immobilité physique et l'extinction des désirs, la renonciation à toute pensée, la pensée menant à la souffrance, à l'angoisse et à la mort (page 335), parce que l'esprit est déchiré entre le désir d'éternité, qui est sa tendance profonde, et la conscience de la vie mortelle. Celle-ci ne trouve son sens que dans une communion avec la mort, comme le dit Kama (page 192). Déjà détaché du monde comme de lui-même par des attitudes monacales (« *le masque d'abbé ascétique du vieux Gisors* », page 44 - « *son masque de Templier rasé* », page 61), doué de lucidité et capable de beaucoup d'empathie, il accueille les autres qui viennent le consulter pour faire le point. Il ne manque pas de troubler Ferral (pages 228-230) et d'impressionner Clappique (pages 261-262) ; surtout, il a pu devenir la conscience de Kyo (à qui il donne une impression de force) et de Tchen (dont il fut le maître à penser, ce qui inspire à Kyo une sorte de jalousie, page 15, bien que Gisors soit, en face du terroriste, réduit à l'impuissance [pages 62-63]). Mais, même lorsque son fils est en danger, il adopte une attitude de résignation (page 197). Il veut éluder la pensée de la mort de son fils par le refuge dans la conception bouddhiste, mais il reste impuissant devant elle (pages 311-314 : « *Ô chance abjecte des autres, avec leurs prières, leurs fleurs funèbres.* »). Il a ce dernier sursaut par lequel il refuse, à cette occasion, l'apaisement habituellement fourni par l'opium, préférant la souffrance consciente à l'inconscience de la drogue, affrontant l'idée de la mort tout en la sachant, dans la conception orientale, tout à fait inutile. Mais, lorsque May le retrouve au Japon, tandis que la lettre de Peï rappelle son enseignement d'autrefois, Gisors apparaît en kimono, manifestant par ce costume l'attitude morale et philosophique qui est dès lors la sienne : son détachement, sa désertion, sa résignation (page 332), sa soumission sereine à la fatalité qu'il voyait déjà dans le marxisme (page 332). Son esprit est déjà évadé de cette terre, il se voue à la seule contemplation, trouve un refuge dans la musique du shamisen (page 334), tend à la fusion du moi dans le cosmos (pages 335-336). Il se retire complètement du monde de l'action pour s'abandonner à une sorte d'union mystique avec l'essence du monde. Cette contemplation passive, qui est oubli et indifférence, qui suppose le renoncement à la pensée, qui est adhésion au Temps (alors que l'action est, en un sens, refus du Temps), est symbolisée par le vent. L'opposition entre l'attitude de May et celle de Gisors est, en un sens, celle de l'Occident moderne, épris de clarté et d'efficacité, et de l'Orient traditionnel, fidèle aux valeurs panthéistes et mystiques.

Les hommes d'action : Ils sont placés selon une hiérarchie bien nette car il y a ceux dont l'action est égocentrique (Ferral et Tchen) et ceux dont elle est altruiste (Kyo et Katow).

Ferral, bien qu'intellectuel (il est agrégé), est un capitaine d'industrie qui se dissocie de ses congénères (page 80) parce qu'il est un conquérant, une belle incarnation de la volonté de puissance :

- par la sonorité du nom que lui a donné Malraux ;
- par son visage (nez busqué et menton presque en galoche, page 80) ;
- par son costume et son allure (page 80) ;
- par le détachement qu'il affecte (« *le plaisir du scandale* », page 224), le mépris (« *Une minorité comporte encore une majorité d'imbéciles* », page 81) et le cynisme qu'il affiche ;
- par l'autorité qu'il impose au directeur de la police, au capitaliste chinois (page 111) ;
- par l'aisance hautaine dont il a fait preuve en politique (page 83) ;
- par le prestige dont il jouit ;
- par l'ambition supérieure qui l'anime (pages 87-88) ;
- par son orgueil qui fut aussi celui de Malraux, (« *Il aimait les animaux comme tous ceux dont l'orgueil est trop grand pour s'accommoder des hommes : les chats surtout* » [page 118]), orgueil qui lui fait considérer l'insurrection de Shanghai comme un simple épisode dans sa carrière (page 212), et lui fait entrevoir un rôle capital : « *Voici un des instants où le destin du monde tourne...* » (page 114) ;
- par la conception qu'il se fait de l'intelligence (page 226), un moyen d'asservissement des autres ;
- par ses rapports avec les autres qu'il ne conçoit que comme des affrontements, des tentatives de domination, aussi bien dans la politique et les affaires que dans l'amour, cherchant à les humilier pour se sentir exister dans leur conscience.

Ses rapports avec les femmes se réduisent à un érotisme orgueilleux :

- sa réflexion à propos de la maîtresse de Martial (page 86) ;
- sa relation avec Valérie (pages 116-121, où on remarque sa volonté de garder la lumière allumée pour voir sur le visage de la femme l'effet de sa propre puissance, 223, 231, 232) ; elle lui oppose sa volonté d'être aimée et bientôt sa révolte de femme-objet, d'objet humilié, possédé, et à son tour humiliant. La punition de son érotisme orgueilleux (page 215) ne fait que l'exacerber jusqu'au sadisme (d'abord latent, page 214, puis net, pages 218-222, avec sa contrepartie, le masochisme, page 222). Il en arrive à regretter un instant l'amour authentique (pages 216-217) et à poser à Gisors (importance de sa discussion avec lui) la question fondamentale qui est l'aveu de sa solitude irrémédiable : « *Pensez-vous qu'on puisse connaître -connaître- un être vivant?* ») et Gisors fait preuve de perspicacité (page 225). Mais Ferral tient à affirmer son sexisme : « *L'homme peut et doit nier la femme, l'acte, l'acte seul justifie la vie et satisfait l'homme blanc.* » (pages 228-229).

Il rappelle Garine dans « *Les conquérants* » et Perken dans « *La voix royale* », mais c'est un conquérant beaucoup plus superficiel qu'eux puisque au lieu de se rallier à la révolution, il s'est engagé du côté des fausses valeurs, de ce qui, dans le roman, incarne le mal et le mensonge. En fait, il représente bel et bien un des risques auxquels est exposé ce type d'hommes, celui de devenir mussolinien, dictatorial. La volonté de Ferral est une volonté personnelle, égoïste. Positif et sceptique, il ne conçoit pas qu'on puisse sacrifier sa vie « *pour une idée* » (c'est-à-dire une valeur, page 228) puisque, pour lui, il n'existe pas d'autre valeur que la vie même, avec les jouissances immédiates qu'elle comporte.

S'il est clairvoyant sur les relations entre Chang-Kaï-Shek et les communistes (page 82), il manque de lucidité sur sa situation au sein même du capitalisme. Il a voulu en faire l'instrument de sa gloire, mais il y constitue un élément étranger (son indépendance, page 315, sa brutale franchise, page 316, son mépris dans le monologue intérieur, pages 321, 322, 323, 325). Cet élément étranger, on s'en débarrasse, on l'élimine (pages 324-326). Il est évincé de l'action par un consortium de banquiers et d'administrateurs qui lui enlèvent son œuvre : sa volonté se heurte à la fatalité du capitalisme moderne.

On trouve la même attitude, poussée jusqu'à l'abjection, chez König, le chef de la police de Chang-Kaï-Shek, qui est donc aussi du côté des adversaires de la révolution. Mais, enfermé dans

l'assouvissement d'une vengeance terrible qui l'isole complètement, il a une attitude semblable à celle de Tchen.

On peut combattre pour la révolution en poursuivant en fait une entreprise purement personnelle : c'est le cas de Tchen qui est un héros manqué parce qu'il reste isolé, qu'il n'est qu'un allié du groupe des révolutionnaires, parce que, s'il se sacrifie, son acte, en restant individuel, ne donne pas à sa vie le sens qui lui manquait et ne rompt pas sa solitude. C'est un jeune homme (page 15) qui apporte dans la révolution une nature d'autant plus tourmentée (les « *pieuvres* » de ses rêves, page 149 ; il est complexé et renfermé sur lui-même, profondément troublé) qu'il a été la victime d'un pasteur protestant (page 65) qui n'a su que lui inculquer le sentiment d'angoisse et la soif de rédemption qui l'étreignaient lui-même, ce sens tragique de la destinée humaine qu'apporte le christianisme (refus du bonheur, pages 167-168, condamnation du plaisir sexuel, de la masturbation, dont il ne pouvait se libérer et dont on avait fait un péché, page 67). Aussi sa sexualité n'est-elle pas mûre et il se contente de fréquenter des prostituées, d'autant plus que c'est la coutume en Chine (page 62) ; aussi est-il misogyne, exprime-t-il un mépris de la femme (page 62) qui trahit, en fait, la crainte qu'il en a. C'est avec Gisors qu'il a tenté de ressaisir sa vie (page 67), l'enseignement marxiste qu'il lui a donné l'éloignant de la religion. Mais, s'il a reçu une formation apparemment analogue à celle de Kyo (pages 67-68), son évolution est différente. Il partage avec lui la conviction que les idées ne doivent pas n'être que pensées mais vécues (comme Kyo aussi, il a travaillé de ses mains : chauffeur de camion puis aide-chimiste, page 68), mais leurs idées ne sont pas du tout les mêmes au fond. Pour Tchen, la révolution n'est qu'un moment privilégié où il peut tenter de résoudre ses problèmes personnels. Il apporte dans l'action révolutionnaire son sentiment d'angoisse et sa soif de rédemption (page 67, différence avec Kyo). Aussi est-il irrémédiablement séparé de son ancien maître (pages 59-63) et a-t-il besoin de sombrer dans une autre mystique : celle du terrorisme. C'est parce que sa personnalité est aliénée qu'il considère le meurtre du trafiquant comme une expérience, comme un moment d'émotion intense, comme un moyen de connaissance et de transformation comparable à l'acte d'amour et, comme lui, intransmissible (pages 13, 62), un moment décisif dans sa vie plus important que la lutte collective dans laquelle il s'insère mais sans jamais vraiment s'identifier à elle. La mort des autres et la sienne aussi sont un moyen d'essayer de s'affirmer, de se posséder, de se délivrer de son mal intérieur; d'où cette fascination de la mort (page 150), cette « *joie d'extatique* » (page 235), cet attrait presque érotique pour la mort (« *ivresse écrasante* », page 12). Aussi ne fait-il, en voulant l'attentat contre Chang-Kaï-Shek, que s'enfoncer dans la volonté de destruction, le nihilisme (« *La destruction seule le mettait d'accord avec lui-même* », page 143), dans la mystique du terrorisme dans lequel il n'agit que pour lui-même (« *Dans le meurtre, le difficile n'est pas de tuer. C'est de ne pas déchoir. D'être plus fort que... ce qui se passe en soi à ce moment-là.* », page 149). Il est celui des personnages qui ressent le plus sa solitude et la voit comme irrémédiable (il se sent séparé du monde des hommes, page 9) ; il est seul dans le meurtre, isolé « *des hommes qui ne tuent pas* » (page 13), dans le « *monde du meurtre* » (page 17). Il a honte, voudrait combattre des ennemis éveillés (page 9), il est divisé entre le sentiment de sa différence (méprisant « *ceux qui ne tuent pas : les puceaux* » [page 62], fasciné par le terrorisme dans lequel il voit « *une fatalité* » (page 63), et le besoin de communion humaine (les deux attitudes : « *Il eut envie, à la fois, de le gifler pour le faire taire, et de l'étreindre parce qu'il était vivant.* » [page 15] - « *Il fallait revenir parmi les hommes* » [page 17], dont la présence l'arrache « *à sa terrible solitude* » [page 18]). Mais il demeure seul au milieu des révolutionnaires car, obsédé par le meurtre qu'il vient de commettre, il se sent fautif du fait que le papier qu'il apporte n'est pas celui qu'on attendait. Il est condamné à la solitude par l'inhibition dans laquelle il est enfermé et qui l'empêche de communiquer avec le pasteur (page 168) sauf un instant lorsque sa douleur est révélée (page 167). S'il méprise la tendresse (page 59), c'est qu'il est incapable de la recevoir et de la rendre. Il sera seul, même au milieu de ses camarades de combat (page 91), malgré ses efforts pour essayer, à plusieurs reprises, de communier avec eux (« *Il ne parvenait pas à se lier totalement à ses hommes* » [page 101] - pages 102, 103, 104 [où le rôle de la chaîne est symbolique]). Kyo se rend bien compte de sa séparation (page 130), de son emmurement dans le terrorisme. Mais, là encore, il est isolé (page 152), incapable de faire les gestes les plus simples et les plus conventionnels (page 168). Aussi choisit-il de commettre l'attentat seul (page 186), faisant de la

solitude dans le meurtre (le meurtre étant, par essence, solitaire, une fatalité intransmissible) une exigence de sa mystique du terrorisme (pages 233-236) qui est, en réalité, une fuite, un suicide. Tchen est de ces hommes qui voulant « changer la vie pour se changer eux-mêmes laissent la vie intacte et finalement restent ce qu'ils sont. » (Camus). On a pu dire que Malraux a représenté en Tchen son romantisme qui le rend plus sensible au pathétique de l'insurrection qu'à la révolution elle-même.

Les véritables héros sont ceux qui ont lié leur vie à la lutte collective menée au nom de la dignité, à une action authentique dans la défense d'une cause qui les dépasse et les prolonge vers l'avenir, chez qui la solitude est dépassée par la fraternité humaine, conquise dans un combat qu'ils livrent côte à côte et dans lequel ils se sont engagés totalement. Ce sont, avec Hemmelrich et May, qui ne meurent pas, Kyo et Katow qui meurent, le sacrifice accomplissant entre eux cette communication apparue d'abord comme impossible et le livre culminant dans les quelques pages et dans les quelques gestes où des hommes enfin se joignent. Mais cette ultime communion est consumée immédiatement dans la mort, à la fois consécration et anéantissement.

Hemmelrich est un héros qui s'ignore. Il représente, en quelque sorte, le militant de la base à l'existence faite de médiocrité et de misère, d'humiliation et de frustration. Ayant voulu rompre la solitude en se mariant et en ayant des enfants, il n'a pas connu l'amour mais seulement l'entrave de l'union conjugale, la servitude de la famille. Sa volonté est d'autant plus cruellement brimée et humiliée que sa famille l'empêche d'agir (page 168), de se joindre à ses camarades. Lutter pour la liberté exige un minimum de liberté: dès qu'il l'a obtenue (page 206), il peut se consacrer à la lutte avec un sombre désir de vengeance (pages 223, 224) avec une ardeur héroïque et dérisoire à la fois (page 221), sa profonde humiliation l'amenant à faire subir à ses camarades sa hargne et son cynisme (pages 17, 18, 144-147, 166 -169). Pour lui, la vie est un tel enfer que la mort serait une délivrance (page 206). Mais on apprend par May qu'intégré, comme un simple rouage, à la vie active de l'U.R.S.S. il a trouvé un sens à son travail et à sa vie (page 268).

May est déjà une véritable héroïne mais seulement par la médiation de Kyo avec lequel elle a vécu un amour total, qui ne sépare pas l'idéologie, l'action et la vie privée, et qui s'oppose aussi bien à l'amour conjugal conventionnel qu'à l'érotisme. A la fin, sa résolution est l'image de sa fidélité.

Kyo est un personnage complet que nous voyons dans sa vie privée comme dans son action politique, une synthèse totale de l'individu et du citoyen. Il est le personnage central parce que les autres se définissent par rapport à lui. Il s'oppose à eux parce qu'il est, selon Gisors, le seul qui n'a aucun besoin de s'intoxiquer pour supporter la condition humaine (page 228).

Il s'oppose en particulier à Clappique parce qu'il découvre et assume la réalité de la condition humaine. C'est le résultat de son expérience des enregistrements de sa voix sur un disque : il ne la reconnaissait pas sa propre voix parce qu'elle était différente de celle qu'il entendait de l'intérieur de lui-même (page 21). « *Ainsi, toute communion est impossible entre l'objet qu'autrui est pour moi, que je suis pour lui, et le monstre incomparable, l'affirmation absolue, semblable à sa voix dans sa gorge, que chacun est pour soi-même.* »

Il s'oppose à son père, Gisors, parce qu'il applique ses idées dans l'action. Il est le chef révolutionnaire dont la pensée et la conscience sont entièrement engagées dans l'action (il a l'habitude de l'action clandestine, pages 133, 280). Toute sa réflexion est organiquement structurée par le combat imminent (pages 24-25, il parcourt Shanghai en appréciant les forces cachées, qu'il est seul à connaître dans toute leur ampleur : « *il avait la ville dans sa peau avec ses points faibles comme des blessures* » [page 43]).

Il ressemble à Ferral parce qu'il est homme d'action mais il s'oppose au capitaliste parce que, lui, qui a été coolie (page 154), est animé d'une volonté de dignité collective, de salut collectif, justifie l'absurdité de la condition humaine par son lien à la communauté humaine.

Il s'oppose à Tchen parce que son action est altruiste. Il est révolutionnaire pour que chaque être humain connaisse et possède sa dignité, mot qui revient comme un leitmotiv (« *Conquérir ici la dignité*

des siens » [page 48] - « *la lente possession de sa propre dignité* » [page 68] - « crever pour crever, autant que ce soit pour devenir des hommes » [page 154] - « justifier cette condition en la fondant en dignité » [page 228] - « *communiste [...] par volonté de dignité* » [page 265] - « *Je pense que le communisme rendra la dignité possible pour ceux avec qui je combats* » [page 288] - « *la seule grandeur* » [page 301] - « *la dignité même des plus misérables* » [page 303] - « *mourir en donnant un sens à sa vie* » [page 304]), repris par Katow (page 272), par May. Cette conviction est née de l'enseignement de son père. Peut-être est-elle due aussi au fait qu'étant métis (sa mère est Japonaise : d'où ses « *deux visages* » [page 17] - son « *visage de samourai* » [page 44]), il s'est spontanément senti du côté des opprimés (« *penser au prolétariat* »), il a vécu volontairement la vie des ouvriers.

Il s'oppose à May, mais leur couple présente les relations entre hommes et femmes sous un jour nouveau chez Malraux. Cette modification est parallèle à la modification de sa vision globale de l'homme et de la condition humaine. Dans ce roman, l'érotisme est, comme l'individu, intégré et dépassé dans une communauté authentique et supérieure : celle de l'amour. Kyo, dans sa méditation (page 57), voyait déjà l'amour comme un moyen de rompre la solitude de l'être humain (page 54) dans la mesure où il est, non pas connaissance objective de l'autre (« *Je ne la connais que dans la mesure où je l'aime, que dans le sens où je l'aime. On ne possède d'un être que ce qu'on change en lui, cette connaissance est impossible.* » [page 57]), mais fusion de deux consciences. Il voudrait, dans l'amour, s'identifier à ce que l'autre a de singulier, au « *monstre incomparable* », et nous devinons qu'au-delà du réconfort de l'amour conjugal, il aspire à une union avec autrui qui se fait au niveau de ce qui est commun à tous les êtres humains. Mais ce sentiment nouveau entre en conflit, chez Kyo et May, avec les survivances d'un type de sentiments et d'érotisme qu'ils ont en fait dépassé. S'ils se sont accordé mutuellement toute liberté (on peut toutefois se demander s'ils ont encore des relations sexuelles), Kyo n'en souffre pas moins d'apprendre que May s'est abandonnée à un autre : il en est amer (page 50), comme diminué face à elle, d'autant plus qu'elle est virile (pages 48, 333), jaloux même (page 54). Et il partira sans que la relation se soit rétablie (le baiser manqué, page 56). Ce n'est qu'une fois seul dans la rue, ayant retrouvé l'action, qu'il se rendra compte à quel point leur amour est profond (page 57). Kyo, d'abord, ne lui a pas pardonné et a refusé de l'associer à son action, à la fois par cruauté et par générosité (pages 199-202). La crise ne sera surmontée qu'au moment de la défaite, au moment où l'amour et la mort sont brutalement opposés, l'amour n'étant justifié que par la communion qui permet de supporter la mort (page 200). D'où le retournement (page 204). Ainsi, Kyo et May ne sont pas toujours à la hauteur de leur propre existence, et la faiblesse qui survit en chacun d'eux n'est définitivement surmontée que grâce à l'action et à la mort imminente qui les aident et les obligent à retrouver leur propre niveau. Mais ils ne se sont retrouvés (page 249) que pour être brutalement séparés. À l'approche de la mort, Kyo se reproche d'imposer une douleur à May car il la croit vulnérable (« *la seule douleur à laquelle il fût vulnérable était sa douleur à elle* » [page 303]), mais il se trompe comme le révèle la fin. May est donc une véritable compagne de combat qui échappe à l'anonymat érotique dans la mesure où elle participe de l'ordre héroïque, du combat viril. Finalement, cette union dans laquelle on ne saurait dissocier la relation privée de l'activité révolutionnaire est bien une totalité réalisée. Ils sont le premier couple amoureux de l'œuvre de Malraux et le roman contient ainsi l'une des plus belles et des plus pures histoires d'amour qui aient été écrites dans les œuvres importantes du XXe siècle.

Kyo s'oppose à Katow, la mort établissant une hiérarchie entre eux. S'il veut une dignité collective, il est aussi animé d'une volonté de dignité personnelle (« *être seul responsable de ma vie* »). Or il a découvert, en prison, en face du fou et des gardiens (pages 279-286), une abjection qui dépasse tout ce à quoi il croyait pouvoir s'attendre et il est fortement ébranlé. Aussi, devant la mort, devant la perspective de la torture, choisit-il le suicide (page 303) pour demeurer fidèle à son exigence de dignité, refusant d'affronter ce qui dépasse son esprit, son caractère, sa volonté, et ne concerne que son corps, que son animalité, que son instinct. La mort est un terme accepté quand rien d'autre ne permet d'échapper à l'abjection de la vie (page 286) ; c'est une mort choisie, c'est un suicide qui est un acte, car Kyo jouit de ce privilège dont rêve tout héros de Malraux : conduire sa vie de telle manière qu'on puisse choisir sa mort et, par le fait même, dominer la condition humaine (page 303) par une voie autre que celle des croyants spiritualistes (celle de son père) : celle de la communauté des hommes. Le suicide est justifié encore (page 303) par l'idée que la mission acceptée a été

remplie dans la mesure où elle pouvait l'être. La mort perd sa signification primordiale lorsque l'individu réussit à s'insérer dans un univers régi par des valeurs supra-individuelles. Kyo a profité de ce privilège dont rêvent les héros de Malraux : conduire sa vie de telle manière qu'on puisse choisir sa mort. Il meurt mais réconforté par cette idée : « *Il est facile de mourir quand on ne meurt pas seul.* » (page 304). Sa mort, il la réussit, il la fait sienne, il la charge de sens mais elle est, en quelque sorte, facile. Même s'il meurt, il échappe à son destin. De toute façon, sa vie et son combat seront repris par tous ceux qui, après lui, continueront l'action (May, Peï, Hemmelrich).

Pourtant, si Kyo est un héros, Katow le dépasse encore en grandeur d'âme : sous une apparence comique (son visage, page 18 ; ses traits d'humour, pages 42, 76), il est un saint car il va jusqu'au bout du sacrifice. Mais, s'il est devenu un saint, c'est qu'en dépit d'une vie déjà consacrée à la révolution depuis ses débuts (on a vu qu'il fait le lien entre les révolutions russes de 1905 et de 1917 et la révolution chinoise) il doit racheter l'indignité dont il s'est rendu coupable. En effet, il nous révèle qu'il a connu l'amour totalement dévoué d'une petite ouvrière et a exercé sur elle un sadisme analogue à celui de Ferral (page 208), profitant de cette domination sur le partenaire qui rend l'amour impossible. Mais le souvenir et le remords de cette expérience lui ont donné une connaissance de la psychologie (page 206), l'ont régénéré (ce n'est pas pour rien qu'il est russe : il a l'âme slave !). Dans l'action révolutionnaire, il montre un héroïsme aguerris par la première expérience de la mort (lui « *savait ce qu'était la mort* » [page 18], pages 73-74) qui fait de lui, aux yeux de Tchen, un prédécesseur. Cet héroïsme modeste et serein (page 209) n'est pas recherché pour lui-même : c'est l'affirmation de sa conviction marxiste et de sa soumission à la discipline du parti et de l'Internationale. Suivons son évolution au moment crucial, dans le préau où il attend la mort. Il est d'abord tenaillé par la solitude et la peur parce que, après le suicide de Kyo (« *le corps de son ami mort* », page 307), il se sent séparé de ses compagnons, du monde ; et son imagination, comme celle de ses camarades, est hantée par la peur du supplice dont la menace est contenue dans le sifflet de la locomotive où l'on brûle les prisonniers vivants. Mais Katow croit au pouvoir de la volonté (« *un homme pouvait être plus fort que cette solitude* », page 307) et, après un débat tragique, n'accepte pas la fatalité de la solitude et de la peur. Sensible à la fraternité créée par cette proximité de la mort (page 300), il crée une nouvelle solidarité par le don du cyanure, par « *ce don de plus que sa vie* » (page 307), « *le plus grand don qu'il eût jamais fait* » (page 308). Mais, par cet acte de fraternité suprême, il se retrouve de nouveau seul. Cependant, lorsqu'il est conduit à la locomotive, il traverse le préau, suivi des yeux par la foule des prisonniers, entouré de la fraternité de ces hommes blessés, attachés au sol et voués au même destin (page 310). Il réalise plus que sa vocation héroïque, sa vocation de saint, par le sacrifice, rejoignant le plus intensément la communauté révolutionnaire. Par cet état de communion parfaite avec les autres, par cette fraternité la plus pure, il triomphe un instant de la condition humaine, il dépasse même Kyo en dépassant les simples exigences de la cause, en se dépassant lui-même. Cependant, il n'est pas un surhomme puisqu'il désire que son sacrifice soit reconnu par Souen (et, par là, il s'en donne à lui-même le spectacle), ce qui contraste avec le caractère sublime de son geste et ajoute une note d'humanité au personnage.

Intérêt philosophique

“*La condition humaine*” est d'abord l'œuvre d'un écrivain politique, mais c'est aussi l'œuvre d'un moraliste et, surtout, le titre du roman impliquant la volonté de transcender le contenu, l'œuvre d'un philosophe.

La réflexion politique : Malraux a vécu en Extrême-Orient, et de cette expérience sont nés les romans de sa trilogie asiatique, “*Les conquérants*” en 1928, “*La voix royale*” en 1930 et “*La condition humaine*” en 1933. Il a participé aux mouvements révolutionnaires de libération de l'Indochine française et de la Chine. Il a ainsi trouvé son premier contact avec la révolution qui, pendant quinze ans, allait orienter ses choix et devenir le sujet privilégié de son œuvre qui est, chaque fois, un compte réglé avec la vie. Aussi “*Les conquérants*” et “*La condition humaine*” s'inscrivent-ils en tête du mouvement qui, dans la décennie précédant la guerre, a voulu rompre avec le dilettantisme artistique

hérité du symbolisme et faire exprimer à la littérature des revendications et des choix politiques urgents. On peut donc parler de l'engagement de Malraux dans "*La condition humaine*".

En effet, s'il n'a pas assisté sur place aux événements de Shanghai, si le roman n'est pas un reportage, il n'en est pas moins étroitement rattaché à une Histoire en train de se faire lorsqu'il paraît. Et il y reconnaît nettement la valeur de l'idéologie communiste. Il considère que la revendication de la dignité humaine, défendue par le christianisme dans l'Antiquité et par le patriotisme pendant la Révolution de 1789, l'était, à cette époque, par la révolution communiste dont il fit un élément structurel important de ses créations littéraires.

Mais il ne fut pas un écrivain militant :

D'abord, "*La condition humaine*" transcende son contenu d'actualité en faisant de l'insurrection de Shanghai une véritable tragédie politique où :

- seul compte l'impact, sur ses personnages, de l'Histoire ;
- le conflit est entre l'illusion lyrique de l'exaltation de l'action révolutionnaire et les nécessités de l'action collective qui menacent de la vider de son âme au nom de l'efficacité : le conflit de la volonté et de la fatalité ;

- la révolution chinoise est la révolution par excellence, forme moderne du destin dont l'accomplissement inéluctable est affirmé par un capitaliste (page 320) qui, lui-même, est victime du conflit entre volonté et fatalité. Pour Kyo et Katow, le destin peut devenir un avenir qu'ils ont voulu choisir et créer pour leurs frères.

D'autre part, le roman n'est pas une œuvre de propagande car, s'il contient, sous la forme de dialogues complexes, une somme de réflexions politiques vivantes et orientées, elles restent, d'un point de vue idéologique, sans conclusion : il ne cherche pas à nous faire trancher entre ces thèses.

D'ailleurs, de toute évidence, Malraux ne fut pas communiste, il n'a été qu'un compagnon de route qui, après "*La condition humaine*", s'affirma comme intellectuel d'extrême gauche, dénonça le totalitarisme nazi dans "*Le temps du mépris*" (1935), s'engagea aux côtés des républicains dans la guerre d'Espagne, mettant sur pied une escadrille aérienne, écrivant un roman-témoignage, "*L'espoir*" (1937), et tournant un film sur le même sujet, qui a le même titre. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, il participa activement à la Résistance, commandant la brigade Alsace-Lorraine ; mais il adhéra désormais à la révolution nationale de De Gaulle. D'ailleurs, au retour au pouvoir de celui-ci, il fut ministre des Affaires culturelles de 1958 à 1969. Il est mort en 1976.

La réflexion morale : Elle porte sur les relations entre hommes et femmes qui, chez Malraux, sont homologues aux relations entre les héros et le monde social et politique (pages 125-126). Or les personnages sont presque tous des hommes dont Kyo dit connaître « *la misogynie fondamentale* » (page 54) et, en effet, pour la plupart d'entre eux, il n'y a pas de véritables relations, pas de relations qui engagent l'affectivité, pas de relations affectives égales entre égaux : seuls Kyo et May les ont, connaissent l'amour, mais non sans difficulté.

La misogynie est nette chez Tchen dont la sexualité n'est pas mûre (allusion à la masturbation, page 67, et à la fréquentation des prostituées, page 49) et qui exprime un mépris de la femme (page 50) qui trahit la crainte qu'il en a (page 272). Ferral ne connaît que l'érotisme qui, dans les deux premiers romans de Malraux, est aussi celui de Garine et de Perken, hommes individualistes, égocentriques, asociaux, qui traitent la femme en objet afin de sentir qu'ils existent.

Chez Ferral aussi, cet érotisme orgueilleux est la manifestation de la volonté de puissance (dès la page 86, puis avec Valérie, pages 117-122, 223, 231, 232). Comme Perken, qui avait déjà pris conscience de l'impossibilité de toute possession érotique durable (« *On ne possède que ce qu'on aime* »), Ferral en arrive à regretter un instant l'amour authentique (page 216) et à poser à Gisors la question fondamentale (page 223) provoquée en lui par l'érotisme.

Katow a connu l'amour totalement dévoué d'une petite ouvrière et a pourtant exercé le même sadisme (page 208) encore redoublé par le masochisme (page 210) ; il profitait de cette domination sur le partenaire qui rend l'amour impossible.

Hemmelrich est marié à une Chinoise qu'il ne présente que comme un fardeau dont il appréciera d'être libéré parce qu'il l'empêchait d'agir (page 206).

À ne connaître que ces exemples, on pourrait croire, avec P.H. Simon, que, pour Malraux, l'amour n'est qu'un amour physique, cruel et décevant, l'étreinte de deux désespérés qui s'atteignent à peine, se blessent, se perdent et repartent plus désolés chacun sur sa propre route mortelle. Obsédant parfois, mais aussi peu grivois que possible, l'érotisme de Malraux est essentiellement tragique.

Pour Gisors, «*l'amour est le moyen qu'emploie surtout l'Occidental pour s'affranchir de sa condition d'homme*» (page 228). Il pourrait, en effet, proposer un recours, une échappatoire à l'angoisse existentielle car il exalte la vie, voile un instant la mort (pages 247-248 : Clappique avant de se tuer) et, surtout, il semble crever le mur de la solitude (page 57 : la méditation de Kyo est une réflexion sur la solitude de chaque être au milieu de ses semblables, solitude que seul l'amour peut vaincre).

Mais, avec Kyo et May, l'érotisme est, comme l'individu, intégré et dépassé dans une communauté authentique et supérieure : celle de l'amour, moyen de rompre la solitude de l'être humain (page 54) dans la mesure où il est, non pas connaissance objective de l'autre (cette connaissance est impossible, page 57), mais fusion de deux consciences.

Couple fondé sur une égalité à tous les plans, Kyo et May veulent échapper à la possessivité et à l'exigence de fidélité traditionnelles : ils se sont accordé mutuellement toute liberté mais cette liberté, il faudrait qu'ils la prennent également tous les deux en s'aimant également : équilibre idéal presque impossible à atteindre (d'où la célébrité des rares couples qui, dans l'histoire ou la littérature, auraient réussi). May devait, du moins ce jour-là, moins aimer Kyo qu'il ne l'aimait (mais a-t-il, de son côté, été tenté?) pour coucher et aussi pour le lui dire.

L'amour privilégié par Malraux est une union dans laquelle on ne saurait dissocier la relation privée et l'activité révolutionnaire car il ne se cristallise vraiment que sous le catalyseur de l'action, dans la proximité de la mort, lorsque le risque en est librement assumé.

May et Kyo sont le premier couple amoureux de l'œuvre de Malraux et leur histoire est l'une des plus belles et des plus pures histoires d'amour du XXe siècle

La réflexion philosophique : Comme l'indique le titre, plus que les soubresauts de l'Histoire ou les replis de la psychologie, la condition humaine est le véritable sujet du livre, est ce qui intéresse vraiment Malraux. Dans "Antimémoires" (qui ont ce titre parce qu'il y prend le contre-pied des mémoires habituels), il affirma : «*Ce qui m'intéresse dans un homme quelconque, c'est la condition humaine*».

Celui, dans "L'espoir", fit dire à Garcia que, pour lui, le but de la vie est de «*transformer en conscience une expérience aussi large que possible*», dans toute son œuvre, poursuit une réflexion ontologique avec le sérieux et la profondeur de vues d'un Pascal moderne et athée. Elle traverse aussi "La condition humaine", ces apparaissant d'ailleurs à plusieurs occasions (pages 228 et 229). On peut donc chercher à expliquer pourquoi Malraux a pu indiquer que c'est à cause de la découverte que, grâce aux disques, fait son personnage du son qu'a sa voix pour les autres qu'il a appelé son roman "La condition humaine" et à déterminer les différents moyens que trouvent les personnages pour tenter d'y échapper.

Kyo, en découvrant l'enregistrement de sa voix qu'il ne reconnaît pas (page 21), constate qu'«*on entend la voix des autres avec ses oreilles, la sienne avec sa gorge*», fait l'expérience de la différence entre sa voix telle qu'il la connaît de l'intérieur et sa voix que les autres entendent, de la différence qui existe entre la conscience intime qu'il a de lui-même, de son moi, de son ego, et la connaissance que les autres en ont. Le souvenir de cette expérience jalonne tout le livre : pages 31, 46, 47, 57, 71 et enfin 303. Et Malraux signala bien son importance : «*J'ai conté jadis l'aventure d'un homme qui ne reconnaît pas sa voix qu'on vient d'enregistrer parce qu'il l'entend pour la première fois à travers ses oreilles et non plus à travers sa gorge ; et parce que notre gorge seule nous transmet cette voix intérieure, j'ai appelé ce livre "La condition humaine"*».

Chacun est enfermé dans son être, dans son ego, dans son moi, chacun se voit comme le centre de l'univers (Maupassant écrivit dans "Bel-Ami" : «Chacun est une sorte d'univers dans l'univers»), chacun a une appréhension subjective de sa conscience individuelle, chacun est entièrement aliéné à lui-même, chacun est pour soi-même «*une espèce d'affirmation absolue, d'affirmation de fou*». Gisors dit à la fin du roman : «*Tout homme est fou, mais qu'est-ce qu'une destinée humaine sinon une vie d'efforts, pour unir ce fou et l'univers?*» Car chacun est en butte au monde extérieur, aux autres

(«L'enfer, c'est les autres», selon Sartre), risque d'être «avalé» et, pour ne pas être avalé, se fait avaleur (comme le dit Réjean Ducharme dans "*L'avalée des avalés*"). Ainsi, la conscience individuelle aveugle sur elle-même («*Ne voit-on jamais que la fatalité des autres?*», page 158) se heurte aux autres consciences, se heurte aussi et d'abord aux étroites possibilités du corps, le corps se heurtant aux autres corps. La conscience se heurte aussi à la part d'elle-même qui lui échappe, à l'inconscient, à l'instinct: c'est ainsi que Kyo sent tressaillir en lui l'angoisse primordiale, «*celle qui jetait à la fois Tchen aux pieuvres du sommeil et à la mort*» (page 151), qu'il est en proie à cette horreur toute-puissante qui lui fait «*éprouver à en crever sa propre dépendance*» (page 284) ; Katow lui aussi est soumis à une terreur viscérale, «*celle des bêtes, des hommes seuls devant l'inhumain*» (page 297).

Donc sont impossibles :

- tout repos : «*combien être contraint à se réfugier tout entier en soi-même est épuisant*» (page 287) pense Kyo qui est soumis à «*cette souffrance d'être homme*» (page 314) ;

- toute connaissance des autres : pour Gisors, «*Il n'y a pas de connaissance des êtres et point davantage un accès à l'autre*» ;

- toute communion.

On est condamné à l'inquiétude, à l'angoisse, à la solitude intrinsèque de l'être humain, à «*la solitude immuable derrière la multitude mortelle*» (page 57). La solitude est vécue par tous les personnages, elle est à tous les détours du livre. Elle investit Tchen et Hemmelrich. Mais même les révolutionnaires réunis l'éprouvent et, symboliquement, le balancement de la lampe isole successivement chaque visage (page 17). L'amour est le recours le plus communément adopté mais, comme on l'a vu, il n'est que très difficilement véritable.

Et c'est enfermé dans cette solitude que l'être humain devrait vivre et mourir en sachant qu'il doit mourir car il est «*cet animal qui sait qu'il doit mourir*», définition qui est chère à Malraux et qui revient dans d'autres de ses oeuvres : dans "*Les noyers de l'Altenburg*", «*l'homme est le seul animal qui sache qu'il n'est pas éternel*» ; dans "*Antimémoires*", «*il est le seul animal qui sache qu'il doit mourir*», et, évoquant la grotte de Lascaux, Malraux se demande : «*Est-ce au sortir d'un tel lieu, sous un firmament semblable, qu'une sorte de gorille chasseur comme les fauves et peintre comme les hommes, comprit pour la première fois qu'il devait mourir?*». Gisors évoque ce recès profond, définitif de nous-mêmes où nous guette une ombre effrayante, la certitude de notre mort. Kyo ressent l'angoisse de n'être qu'un homme, que lui-même, l'homme qui souffre et qui sait qu'il mourra.

Contredisant apparemment Tolstoï («*Si un homme a seulement appris à penser, peu importe à quoi il pense, il pense toujours au fond à sa propre mort*»), Malraux affirme que : «*Tout au fond, l'esprit ne pense l'homme que dans l'éternel et la conscience de la vie ne peut être qu'angoisse*». (page 335). Car, si Clappique affirme : «*Je suis immortel*» (page 238), c'est qu'il n'a pas appris à penser. Malraux sait bien que cette imagination de l'éternité n'est qu'une parade et que ce qui oblige même l'être humain le plus inconscient à penser à la mort, c'est la souffrance (évoquée par May, page 48), la fascination devant la souffrance (pages 262-263), la torture («*le dialogue de l'être humain et du supplice est plus profond que celui de l'homme et de la mort*» [*"Antimémoires"*]) - «*Accepter la torture, c'est dominer la condition humaine*» [*"Antimémoires"*]), la faiblesse (page 287) et l'impuissance du corps, la solitude du cœur.

L'existence de l'être humain est donc absurde puisqu'elle mène à la mort qu'on attend dans l'angoisse (page 337). Or la mort est omniprésente dans "*La condition humaine*". Elle apparaît sous les formes les plus diverses et chaque personnage est contraint de choisir une attitude en face d'elle.

Pour éviter la conscience de l'absurdité de l'existence, pour essayer d'éluder la pensée de la mort, pour essayer de ne pas penser, l'être humain peut chercher à se divertir (au sens pascalien du mot), tenter des échappatoires à sa solitude, ou rendre sa vie et sa mort utiles par une action qui les transcende. Le sens que l'être humain donne à sa vie dépend de la nature du rapport qu'il établit entre lui et le monde et des valeurs avec lesquelles il se fonde. C'est par rapport à la mort que doivent être jugées les différentes échappatoires que choisissent les héros de Malraux.

En dehors de la communauté des révolutionnaires, véritables protagonistes du roman, la mort est éludée, à travers les lâches échappatoires que sont :

- la drogue et la religion chez Gisors par la conception orientale qui, comme le dit Kama (page 192) fait de la communion avec la mort le sens de la vie, qui renonce à toute pensée, la pensée menant à la souffrance et à la mort (page 335) (mais il se trouve tout de même impuissant devant elle, page 313) ;

- la mythomanie et le jeu chez Clappique, dominé par la peur de la mort (page 290), de sa propre mort qu'il cherche à confondre avec une sorte de mort universelle, la mort de la Terre (pages 57, 244), qui n'a qu'une velléité de suicide (page 247).

Parmi les hommes d'action, l'échappatoire de l'action est condamnable quand elle est poursuivie dans un but égoïste, quand elle reste égocentrique:

- la volonté de puissance de Ferral : « *Échapper à la condition humaine [...] être dieu* », selon Gisors (page 229),

- le terrorisme de Tchen dont la personnalité est aliénée et pour qui le meurtre, la mort des autres, et, finalement, la sienne aussi, sont un moyen d'essayer de s'affirmer, de se posséder ; d'où ce goût presque érotique de la mort (page 13), cette attente vaine d'une transformation qui devrait être apportée par l'expérience du meurtre qui sera un moyen de connaissance comparable à l'acte d'amour et, comme lui, intransmissible (« *les puceaux : ceux qui ne tuent pas* », pages 62, 13), cette mystique du terrorisme (page 149), cette fascination de la mort (pages 149-150, 233).

Parmi les vrais révolutionnaires, la pensée de la mort est présente aussi : celle qu'on inflige (tuer, c'est donner un sens aux dernières heures) ; celle qu'on accepte (importance chez Malraux du risque de mort librement encouru, page 228) ; celle aussi qu'on subit, car la foi politique ne peut la détruire (page 167) et elle est envisagée de différentes façons.

Pour Hemmelrich, la vie est un tel enfer que la mort est une délivrance : « *La mort ne l'étonnait pas : elle valait bien la vie.* » (page 253).

Pour Kyo, la mort est un terme accepté quand rien d'autre ne permet d'échapper à l'abjection de la vie (« *il lui semblait qu'il laissait là [dans la prison] une part immonde de lui-même* » [page 286]) ; c'est une mort choisie car il conduit sa vie de telle manière qu'il puisse choisir sa mort et, par le fait même, dominer la condition humaine (page 303) par une voie autre que celle des croyants spiritualistes (celle de son père) : celle de la communauté des hommes. Pour cette apologie du suicide qui est un acte raisonné, Malraux se place dans l'esprit de Montaigne : « La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie dépend de la volonté d'autrui, la mort, de la nôtre [...] La douleur insupportable et une pire mort me semblent les plus excusables incitations. » (*Essais*, II, 3). C'est une de ses préoccupations constantes, comme de tous les écrivains existentialistes. Déjà, à Garine et Perken, il permettait d'éviter la déchéance en cas de défaite et de réduction à la passivité mais la maladie venait rapidement leur interdire l'action.

Cependant, en renonçant au suicide, Katow, sensible à la fraternité créée par la proximité de la mort (page 300), tenaillé par une peur qu'il repousse après un débat tragique, dépasse Kyo en dépassant les simples exigences de la cause, en se dépassant lui-même.

Mais leur action est valable parce que la volonté qui l'anime est altruiste, fraternelle, elle tend à donner à la vie cette dignité définie par Gisors dans son cours (page 330), qui est l'idéal de Kyo (pages 48, 154, 228, 288, 304).

Pour Malraux, dans les années trente, c'est la révolution communiste qui défend le mieux cette volonté altruiste. Elle est, à ses yeux, le moyen qu'a l'être humain d'échapper à l'absurdité de sa condition, en donnant de la dignité à sa vie, en permettant à tous d'atteindre à cette dignité. En fait, les raisons de Gisors et de Kyo ne sont donc pas spécifiquement marxistes mais avant tout humanistes.

« *La condition humaine* » est finalement une exaltation de la fraternité car le roman est animé par l'énergie confiante et fraternelle des militants révolutionnaires qui contraste avec la solitude dans laquelle se débattent les autres, par « *l'affection virile* » (page 210), par « *l'amour viril* » (page 304), par « *le cœur viril des hommes qui est un refuge à morts qui vaut bien l'esprit* » (page 304). On peut juger ambiguë l'atteinte au moment de la mort d'une fraternité qui a d'abord été jugée impossible et qui s'y consume aussitôt.

Quoi qu'il en soit, c'est à partir de « *La condition humaine* » que les grandes scènes des romans de Malraux furent des apothéoses de la fraternité. Dans « *L'espoir* » : « *Beaucoup de soldats touchent leur*

voisin sans en avoir l'air, de l'épaule, de la jambe, comme si la seule défense d'un homme contre la mort était la présence des hommes. » - « *Ces hommes acceptaient tous de mourir pour autre chose qu'eux-mêmes, unis [...] dans la même fatalité fraternelle.* »

Montrant l'absurdité de l'existence mais affirmant que l'être humain se définit par ce qu'il fait, non par ce qu'il rêve, qu'« *Un homme est la somme de ses actes, de ce qu'il a fait, de ce qu'il peut faire* » (page 229), Malraux se plaçait donc dans l'orbite de l'existentialisme, attitude philosophique qui fait primer l'existence sur toute essence.

Si on le compare à Pascal, c'est que ce janséniste du XVII^e siècle posait lui aussi que, face à l'éternité, toute vie est vaine, se demandait comment échapper à la solitude, pour trouver la force de vivre, pour surmonter ce qui fait la condition humaine. Mais il la justifiait en pariant sur l'au-delà, sur la transcendance, en s'abandonnant à Dieu. Il fut donc le meilleur représentant de l'existentialisme chrétien.

La position pascalienne se trouve réactivée par Malraux, pour qui, cependant, la voie de la religion est exclue. Non seulement parce que, dans sa métaphysique, il est athée (page 54 : « *que faire d'une âme, s'il n'y a ni Dieu ni Christ?* ») mais parce que, dans son éthique, il se méfie d'une attitude spiritualiste qui, pense-t-il, doit fatalement incliner l'individu à la résignation, au repliement sur soi, à la désertion de la Terre ; il condamne tout ce qui est apaisement dans l'illusion, évasion hors du tragique humain lucidement assumé, il vomit l'idéalisme qui cherche à arranger les choses, à embellir le destin. Il n'y a qu'une certitude : la vie qui nous est donnée. Tout ce qui nous détourne de la vue de cette certitude lui apparaît mortel pour l'être humain. Aussi méprise-t-il le mysticisme des Chinois, qui disperse la conscience de la personnalité dans un sentiment confus de l'être universel, qui tend à un détachement cosmique, comme il rejette le mysticisme des chrétiens qui, prosternés devant l'idée d'un Dieu transcendant, acceptent la loi scandaleuse de la mort et de la souffrance (*"Antimémoires"*) : Tchen, qui est non seulement chinois mais chrétien, bien qu'initié au marxisme par Gisors, sombre dans une autre mystique : celle du terrorisme.

Kyo oppose aux croyances religieuses la communion des hommes (page 303). Et Gisors qui, d'habitude, prend les conduites d'évasion typiques auxquelles son fils, justement, ne succombe pas (pages 148, 228), devant son cadavre, évoque le suicide de Dieu (page 314: Dieu, à ses yeux, se trouve condamné par l'absurdité de la mort).

Donc Malraux aurait un existentialisme athée proche de celui de Sartre, de Simone de Beauvoir, de Camus.

Destinée de l'œuvre

Ce troisième roman de Malraux fut d'abord publié dans "*La nouvelle revue française*" à partir de janvier 1933, puis parut en volume chez Gallimard.

Il lui valut le prix Goncourt au mois de décembre de la même année.

La critique, à gauche comme à droite, fut unanime : l'homme et l'écrivain sont grands. Elle reconnut, tout de suite, que le roman était «le plus marquant de l'année et, sans doute, l'un des plus marquants qu'ait produit notre époque». Mais elle rendit compte également des lectures assez différentes qu'on pouvait en faire, selon qu'on était plus sensible à son contenu d'actualité politique ou à sa dimension philosophique.

Cela suscita aussitôt un intérêt passionné. Le succès du livre fut mondial.

La réputation de Malraux, qui avait trente-deux ans, était faite.

Pour Manuel Vargas Llosa, «si la biographie de Malraux ne dévorait pas à ce point son œuvre, les gens seraient plus nombreux à reconnaître que "*La condition humaine*" est un absolu chef-d'œuvre».

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

